2179

Origines
sur
Mres Portugais
&c.

Portugaises apartien
à morard
achetée
Courtray ce
8 avril 1576

à Soso, l'ivoirine
qui dissipa les nuages
Paul Eluard
24.1.50

Courage courage Egnons des premiers
qui chaque dans le chor anime sa vaillance
un bon Jurogne a lessuyance
pour couronner de Laurier
ceux qui ont Jeu de faire merueille
Le solide bonheur consiste entre nous mi
Et malgré l'effort des romains / Le sort des romains
Jedormiray sur ma bouteille

aujourd'hui dans tes bras je demeure pâmée
ô mon cher trésor ton amoureuse épouse
simple impunément de toute ma vigueur
et ne cède aux transports dont mon âme est charmée
ta flamme et ton respect montent en même temps
dans les embrassements je mêle tout mon cœur
et je ne connais plus de vertu ni d'honneur
Ayant vaincu tout et que je sois aimée
Je veux tout les plaisirs et rien ne connaître pas
le plaisir le plus doux que l'on goûte ici bas
après nos transports tendrement enlacés
une douce langueur mêle ses sentiments
à mes sens entre les bras de mon fidèle amant
et et dans cette mêlée je veux, la vie.

Sonnet de Sapho.

2279

RESPONSE
AUX
LETTRES
PORTUGAISES.

Traduites en Françoiſes.

A AMSTERDAM,
Chez Iſaac van Dyck. 1671.

Au Lecteur.

LA curioſité que vous avez euë de voir les cinq Lettres Portugaiſes écrites à un Gentil-homme de retour de Portugal en France, m'a perſuadé que vous ne ſeriez pas moins curieux de voir ſes réponces; Elles me ſont tombées entre les mains, de la part d'un de ſes amis qui m'eſt inconnu, il m'a aſſuré qu'eſtant en Portugal il en obtint les copies écrites en langue du Pays, d'une Abbeſſe d'un Moñaſtere qui recevoit

ces Lettres, & les retenoit au lieu de les donner à la Religieuſe à qui elles s'adreſſoient. Je ne ſçay pas le nom de celuy qui les a écrites, ny qui en a fait la traduction, mais j'ay crû ne leur rendre pas de déplaiſir en les rendant publiques, puis que les autres le ſont déja: les perſonnes qui ſe reconnoiſſent en ce genre d'écrire ne les ont pas deſaprouvées, quoy qu'il en ſoit, ſi elles ne ſont pas auſſi galantes que les autres, elles ſont auſſi touchantes : l'on m'a aſſuré que le Gentil-homme qui les a écrites, eſt retourné en Portugal.

PRE-

PREMIERE LETTRE.

J'Avoüe que vous exprimez l'amour que vous me portez par des termes ſi doux, que je ſerois un inſenſible ſi je n'en eſtois vivement touché : les témoignages que vous m'en avez donnez la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, eſtoient des marques trop certaines pour n'en eſtre pas convaincu, il n'eſtoit pas de beſoin de me les reïterer,

rer, par des ſentimens ſi preſſans de voſtre tendreſſe, cela ne fait qu'affliger un miſerable amant qui ne penſe qu'à vous, ne reſpire & ne vit que pour vous. Tous les momens du jour & de la nuit, vous eſtes de mon imagination l'idée la plus douce qui flatte mon ame & mes ſens : je ne dors ny nuit, ny jour, ou ſi le ſommeil me ferme les yeux un moment, ce n'eſt que pour me geſner d'avantage par d'agreables ſonges qui vous repreſentent à mes ſens ; Ah ! plût à Dieu que ces ſonges amoureux n'euſſent jamais d'entrée dans mon imagination, ou qu'ils y demeuraſſent touſiours aprés mon réveil : mais que dis-je malheureux ?

reux ? Ah ! je trahis ma paſſion, je me reprens, je me plais dans ma ſouffrance, & je trouve qu'il m'eſt doux d'endurer pour l'objet le plus aimable, & la perſonne la plus charmante du monde. Ce ſont les purs ſentimens de mon ame, vous m'avez touſiours paru telle dés le moment que je fus aſſez heureux de vous voir, & je conceus dés-lors une amour ſi violente pour vous, que je ne fais depuis que languir doucement dans vos fers. Jugez aprés cela ſi voſtre amour a manqué de prevoyance en mon endroit; non, non vous n'eſtes point trahie ; vos eſperances ſont fondées ſur une perſonne qui ne vous manquera qu'à la fin

de ſa vie. Je connois que voſtre paſſion eſt extréme, & que mon abſence vous eſt cruelle, mais elle ne vous ſçauroit cauſer plus de tourment, que la voſtre me cauſe de douleurs & de déplaiſirs, & j'eſpere que mon retour ne vous donnera pas plus de contentement que voſtre preſence me donnera de joye. Prenez courage, Madame, appaiſez voſtre douleur, qu'elle ne ſoit plus ingenieuſe à vous tourmenter pour une perſonne qui ne dépend que de vous, & qui eſt toute à vous. J'eſpere revoir l'éclat charmant de vos beaux yeux, qui me tient lieu de tous les plaiſirs, & qui fait toute ma felicité : que ces beaux yeux donc ſe raniment, qu'ils

qu'ils reprennent leur premiere clarté, & qu'ils ceſſent de verſer des larmes : ſoyez aſſurée qu'ils reverront celuy que vous avez tant ſouhaitté. Si mon éloignement vous eſt ennuyeux, le voſtre me l'eſt encore d'avantage, puis qu'il me fait mourir mille fois le jour. Il eſt bien doux de recevoir une ſi belle vie que la voſtre, & d'en joüir heureuſement ; mais ne parlez pas de me la ſacrifier, je n'ay rien en moy qui merite un ſi beau ſacrifice, ſinon la qualité d'un parfait amant, & c'eſt ſous un titre ſi doux que j'oſe l'accepter, & vous ſacrifier la mienne toute entiere. Je ſçay que vous envoyez inceſſamment des ſoû-

pirs vers moy, & j'en pouſſe à tout moment vers vous, les voſtres m'annoncent voſtre inquietude, & les miens vous annoncent mon amour, qui durera eternellement, & vous doivent faire eſperer que vous verrez un jour la fin de voſtre triſteſſe. Ceſſez donc, Madame, de vous affliger d'avantage, & ſçachez que les plus doux plaiſirs de la France me ſont de rigoureux ſupplices, quand je ſonge que je ſuis aſſez malheureux d'eſtre éloigné de vous. Je ſçay que vous eſtes tres-perſuadée de ma tendreſſe comme vous me le témoignez, puis que vous vous ſouvenez encor des empreſſemens que j'ay eus pour vous, & des

des ſervices que je vous ay rendus ; c'eſt peu de choſe au regard de mon amour qui va infiniment au delà de ce qu'il a fait pour vous : la moindre reconnoiſſance que vous en avez vaut mille fois plus que tous les ſoins imaginables que le plus parfait amant pourroit prendre pour vous ſervir : que ces petits ſoins que j'ay eus pour vous ne vous tourmentent plus, mais ſongez plûtoſt à ceux que j'ay preſentement de vous en aller témoigner de nouveaux: ne penſez plus auſſi à ma derniere lettre, mais bien à celle que je vous écris; elle vous doit faire reſſentir autant de joye, comme les autres vous ont cauſé de déplai-

ſirs : pour moy je vous aſſeure que je n'ay jamais eſté plus ſenſiblement touché que lors que j'ay receu de vos nouvelles, & que je me ſuis paſmé plus de trois heures de joye & d'amour dans le Cercle des plus belles Dames de ce païs; mais tout cela n'eſt rien au prix des reſſentimens que j'ay preſentement de la douleur que vous ſouffrez de mon abſence, & je vous puis aſſurer que je participe de tout mon cœur à tous les maux & aux differentes diſpoſitions que vous avez; ce ſont autant de traits qui me percent à tout moment le cœur, & plus le ſouvenir de voſtre amour & de vos perfections eſt doux, plus je ſuis ac-

ca-

cablé de douleur, du mal que vous endurez, mais à quoy bon vous plaindre d'avantage du mal que vous ſouffrez en m'aimant? que puis-je faire plus, ſinon que de vous adorer tous les jours, & que de vous ſacrifier ma vie? ce ſont les termes ſi doux, dont vous ſervez pour me témoigner voſtre amour, & moy j'ay un ſenſible déplaiſir de n'en avoir pas de plus preſſans pour vous exprimer ma tendreſſe. Je me reſous à ſuivre entierement vos ſentimens d'amour, & à vous conſacrer tous les miẽs ſans les partager avec aucune perſonne, ils ſont tous à vous, ils ne regardent que vous & je vous aſſeure que jamais mon ame ne pouſſera aucun ſoû-

ſoûpir que pour vous. Auſſi ne puis-je aimer une perſonne plus parfaite & plus accomplie: le ſeul merite de voſtre beauté & de voſtre amour vous doit eſtre preſage aſſeuré que je n'auray jamais d'autre inclination que pour vous; croyez, Madame, que ſi j'ay quitté le Portugal, ç'a eſté pour le déplaiſir que j'ay eu de ne pouvoir pas aſſez familierement converſer avec vous dans voſtre malheureux Cloître; je vous ay fait eſperer, que j'iray paſſer quelque temps avec vous, mais je ſçay bien que c'eſt trop peu, & puiſque vous le deſirez j'y paſſeray toute ma vie, je chercheray les moyens d'accomplir vos volontez,

& de vous rendre les reſpects & les adorations que je vous dois comme à la plus belle & à la plus parfaite amante, je vous confirme cette verité pour mettre fin tous deux à nos déplaiſirs & à nos douleurs. J'ay une extréme joye de ſçavoir que la Lettre que j'ay receüe de Monſieur voſtre Frere ait donné quelque trefve à vos déplaiſirs, elle m'a auſſi beaucoup ſoulagé. Je ſçay que voſtre enchantement & voſtre paſſion amoureuſe proviẽnent de moy, mais vous n'ignorez pas que je n'en ay pas moins pour vous, & ſi je vous ay renduë malheureuſe, je me ſuis auſſi rendu mal-heureux en vous quittant, mais ce ne ſera pas pour long-

long-temps, ny mon éloignement, ny voſtre Cloître ne m'empécheront pas de vous aimer, & de m'approcher de vous : ce lieu poſſede un threſor qui n'appartient qu'à moy, c'eſt ce que vous connoiſtrez à mon retour, & dont vous pouvez eſtre aſſeurée par mes Lettres : le mal-heureux deſtin ne nous a ſeparez que pour un temps, mais l'amour a uny nos cœurs pour jamais ? Je vous écriray ſouvent pour vous témoigner l'intereſt que je prens à la conſervation de voſtre vie, & que je ſouffre vos douleurs, afin que vous connoiſſiez par là que mon amour eſt au plus haut point. Adieu je n'en puis plus, je conſerve voſtre Lettre

plus

plus cherement que ma propre vie, je la baiſe mille fois le jour, & plût à Dieu vous pouvoir embraſſer de la maniere, je l'eſpere un jour, & que le deſtin nous reünira ainſi qu'il nous a ſeparez, adieu la plume me tombe de la main, j'attens avec impatience voſtre réponſe. Conſervez moy voſtre amitié, & croyez que je ne retourneray en Portugal que pour vous delivrer des maux que vous endurez pour moy, qui vous ſuis tout acquis, & qui ſuis plus à vous mille fois qu'à moy-meſme.

SECONDE LETTRE.

C'Eſt à tort que vous m'accuſez de vous mal-traiter, & de vous mettre en oubly, je ne croy pas en verité que vous avez de tels ſentimens de moy, ou ſi cela eſt, vous n'avez pas encore receu ma Lettre; je m'aſſure que lors que vous l'aurez receuë vous en ſerez entierement diſſuadée. Je ne puis que faire preſentement ſinon de vous deſabuſer de cette croyance en vous témoignant touſiours la forte paſſion que

que j'ay pour vous : je ſerois le plus perfide amant du monde, ſi aprés tant de témoignages ſi doux de mon amitié & de la reciproque que vous m'avez renduë, je ne perſeverois pas dans mon amour. Oüy, Madame, croyez que je ſuis & ſeray touſiours le meſme, mon éloignement ne fait que m'enflammer d'avantage; il me cauſe un tourment ſi rigoureux, que je juge aiſement par le mal que je ſouffre, de la violence du voſtre. Ceſſez donc de vous affliger d'avantage, oubliez ce deſeſpoir où vous eſtes ſi vous ne voulez donner la mort à un miſerable, qui ne penſe à toute heure qu'à vous, & dont vous augmentez infiniment les ſup-

pli-

plices par le ſurcroiſt de vos douleurs, & des plaintes que vous me faites. Ah! pourquoy vous ay-je jamais veuë? où lors que je vous ay veuë que n'aviez vous moins d'amour & de beauté? mais, que dis-je, malheureux? non, je ne voudrois pas pour mille vies, comme la mienne, avoir eſté privé du bon-heur de vous voir, puiſque cette premiere veuë a fait le comble de ma felicité. J'en ſuis content, & ſi je ſouffre éloigné de vous, ce ſont des tourmens ſi doux, que je ne ſçaurois m'en plaindre qu'avec injuſtice, ou ſi je m'en plains, c'eſt de ſçavoir les voſtres, & de connoiſtre les plaintes que vous faites contre une perſonne qui n'a pas un mo-

moment de vie que pour vous. Ne me faites point ces reproches honteux que je vous ay abuſée, cela eſt indigne d'un honneſte homme & d'un veritable amant, vous devez eſtre perſuadée par la tendreſſe que j'ay pour vous, que mon procedé eſt de meilleure foy : l'excez de mon amour vous doit mettre au-deſſus de tous ces ſoupçons; comme vous eſtes la plus agreable & la plus parfaite amante, auſſi meritez vous plus de fidelité & d'amour que l'on en trouve dans tous les amants du monde. Mais à quoy bon me dire que je vous trahis, eſt-ce là la juſtice que vous rendez à mon amour, & voulez vous m'arracher la vie par des ter-

termes ſi rigoureux ? que vous ay-je fait pour avoir ces ſentimens de moy ? ay-je manqué de fidelité ? avez vous reconnu quelque froideur en moy : vous ay-je rendu quelque déplaiſir ? Je choiſirois plûtoſt mille fois la mort que de vous avoir deſobligée en aucune maniere. Vous dites que vous n'avez point receu de mes nouvelles depuis ſix mois, mais accuſez-en l'infidelité du Meſſager, puis que je vous ay récrit deux fois depuis ce temps-là, & non l'aveuglemẽt que vous croyez avoir eu en m'aimant, nos plaiſirs ne ſont point finis, ou s'ils le ſont, ce n'eſt que pour un temps, vous me reverrez un jour en Portugal ; & vous devez

vez eſtre aſſurée que je veux renoncer de tout mon cœur à mes parens, à mes biens & à mon pays, pour m'attacher entierement à vous. Si vos douleurs ſont vrayes, vos deſirs ne ſeront point inutiles : J'eſpere joüir de vos douceurs & de vos charmes dans voſtre chambre plûtoſt que vous ne croyez, avec toute l'ardeur & les reſſentimens d'amour que vous deſirez de moy, ſans que nos plaiſirs finiſſent qu'à la fin de la vie. Réjoüiſſez-vous dans cette heureuſe eſperance de goûter plus que jamais les plus tendres delices de noſtre amour. Je ſçay que vous m'avez dit que je vous rendrois malheureuſe, mais ce n'eſt que pour

pour un temps, puis que mon éloignement finy, ma preſence & la voſtre nous feront goûter à tous deux des joyes exceſſives, ne cherchons point d'autres remedes à nos maux que l'eſperance de nous révoir au plûtoſt. Si nous ſouffrons, ſouffrons agreablement; vous me dites que je ſuis plus à plaindre que vous, mais je ne le ſuis pas d'avantage; puis que voſtre amour va juſqu'à l'excez, où ſi je le ſuis, ce ne ſont pas mes maiſtreſſes de France qui me rendent mal-heureux, puiſque vous eſtes la ſeule à qui je me ſuis entierement devoüé, je vous prie de tout mon cœur d'en eſtre convaincuë. Si vous avez pitié de moy, que ce ſoit

pour

pour l'amour que je vous porte, & non point pour mon indifference, dont vous m'accuſez, c'eſt faire injuſtice à ma paſſion; mais c'eſt à bon droit que vous vous flattez que je ne puis goûter que des plaiſirs imparfaits ſans vous, puis que je n'en ay aucun que celuy d'eſtre inceſſamment occupé à vous, comme vous l'eſtes à moy. J'ay bien de la joye de ſçavoir que vous ſoyez portiere de voſtre Convent, c'eſt un moyen aſſeuré de faire reüſſir nos intentions : mais je vous conjure de cacher voſtre Amour plus que vous n'avez fait, afin que nous puiſſions continuer avec plus d'aſſurance: n'enviez point le bon-heur

d'Emmanuel & de Franciſque, ils ne ſont avec moy qu'en qualité de Lacquais, & je ne les conſidere qu'à cauſe qu'ils viennent de vous ; mais pour vous, vous eſtes la veritable maiſtreſſe de mon cœur. Plût à Dieu neantmoins que vous me fuſſiez auſſi preſente, que je me tiendrois heureux, puis que tout mon deſir n'eſt que de vous ſervir, & de vivre & mourir avec vous. J'avouë que je ne me ſers que des meſmes termes dont vous uſez pour me témoigner voſtre amour, mais où en pourrois-je trouver de plus doux, & de plus ſinceres que ceux qui partent de voſtre Cœur? ſi je les repete ce n'eſt que pour vous aſſurer que

je

je ne desire pas seulement me souvenir eternellement de vous, mais encor vous posseder toute ma vie, au lieu que vous souhaiterez. Je me sacrifie à vous avec le mesme zele que vous me témoignez. Je vous ayme & je vous adore de toute mon ame. Ne vous imaginez point estre seduite à cause de ma longue absence, elle finira bien-tost; & vous connoistrez le contraire de ce que vous avez crû de moy. L'emportement de mon amour est du moins égal au vostre. N'ayez point de déplaisir d'avoir trop divulgué vostre amour contre l'honneur du monde, & de vostre religion, au contraire comme c'est une perfection

que d'aimer, vous avez cét advantage & cette consolation avec moy que nous avons atteint au plus haut point. Je vous conjure de croire que ma passion est égale à la vostre, & que je mets pareillement toute ma religion & mon bonheur à vous aymer éperduëment. Vous m'affligez lors que vous me dites que vous ne voulez pas que je me contraigne à vous écrire. Dites-moy, je vous prie, puis-je jamais m'empescher de vous faire sçavoir de mes nouvelles, & de vous assurer que je vous adore comme la personne la plus parfaite & la plus accomplie? pourquoy dites-vous que vous prendrez plaisir à m'excuser &

à me pardonner ? ſi je n'en fais rien, penſez-vous que je vous puiſſe oublier ? je n'ay point de plus grande ſatisfaction que lors que je penſe à vous, & que lors que je mets la plume à la main pour vous écrire, ny plus de déplaiſir que lors que je la quitte. Je ſuis infiniment obligé à ce galant homme qui a eu la bonté de vous entretenir de moy tant de temps. Aſſurez-vous que puiſque la paix eſt faite en France, je vous donneray le contentement que vous deſirez de moy, & que je vous feray voir ce beau Pays au plûtoſt qu'il me ſera poſſible. Adieu. Conſolez-vous, conſervez ma ſanté en conſervant la voſtre. Que mon portrait

vous tienne lieu de ma perſonne, comme le voſtre me tient lieu de tout ce que j'ayme le plus, juſqu'à ce qu'un heureux deſtin nous ait approchez les uns des autres. Adieu, je ne vous abandonneray jamais : adieu, je finis, croyez que je ſouffre toutes vos douleurs, mais je vous conjure de ne prendre point de part aux miennes, de peur d'augmenter les voſtres.

TROI-

TROISIE'ME LETTRE.

C'Eſt à ce coup que je ſuis au deſeſpoir d'apprendre que mes Lettres ne vous ſoient pas renduës. Ah ! mon Dieu, que feray-je, & que deviendray-je ſi ces dernieres nouvelles ne vont pas juſques à vous ? d'où vient que je reçois les voſtres, & que vous ne recevez pas les miennes. J'avouë que vous eſtes bien éloignée de tout ce que vous aviez preveu, mais au moins ſi une de mes Lettres pouvoit tomber

entre vos mains, ſeriez-vous conſolée d'un éloignement ſi ennuyeux. Ne doutez pas, Madame, que je n'aye fait réponſe, avec tous les empreſſemens de mon amour à toutes les voſtres que j'ay receuës aux lieux où j'ay paſſé, & croyez que je vous récriray à l'advenir par des perſonnes qui me ſeront les plus affidées, pour vous aſſurer de ma paſſion; non, je ne vous oublieray jamais, je vous aime trop ardamment; ne finiſſez point voſtre amour non plus que je finiray la mienne, mais terminez vos langueurs & vos inquietudes, & eſperez qu'à mon retour vous gouſterez toutes les douceurs que vous attendez de moy. Ne

vous

vous enuyez point, je ne taſche qu'à me débaraſſer de toutes mes affaires les plus preſſées pour vous aller ſecourir. Helas que je vous plains de ſçavoir que vous ſoyez ſi inquietée pour mon ſujet, & que j'ay eu un déplaiſir extréme que vous n'avez point de connoiſſance que toutes ces douleurs ſont autant de traits qui me bleſſent mortellement ; mais qu'elle geſne eſt-ce pour moy d'eſtre mal-heureux à ce point d'apprendre que mes nouvelles n'aillent pas juſques à vous ? cela me fait mourir de triſteſſe, je n'en puis plus, mon mal eſt dans le dernier excés. Je connois preſentement que c'eſt avec raiſon que vous me

ſoupçonnez d'infidelité. Accuſez moy de tout ce qu'il vous plairay, j'y conſens, & vous pouvez me traitter avec toutes ſortes de rigueurs, puis que je ne puis me juſtifier. Cependant Dieu m'eſt témoin que je ne vous ay jamais trahie, & que je n'ay point eu plus de plaiſir & de ſatisfaction que lors que j'ay eſté ſeul avec vous. Ne me reprochez point que vous n'eſtes redevable de mes ſoins, & de mes empreſſemens qu'à vos importunitez, vous ne les devez qu'à voſtre merite, & qu'au veritable amour que j'ay euë pour vous. Je ne vous ay aimée qu'en qualité de la perſonne la plus parfaite & la plus accomplie qui

ſoit

ſoit au monde, & lors que je vous ay enflammée, comme vous dites, je n'ay fait que vous rendre ſemblable à moy-meſme. Si vous m'avez rendu heureux en me faiſant goûter des plaiſirs infinis, j'eſpere encore un jour cette meſme grace de vous, avec une pareille ſatisfaction, & des tranſports auſſi doux que ceux que vous m'avez témoignez. Prenez patience, ne ſoyez point agitée de tant de divers mouvemens, ſi vous m'aimez éperduëment, je vous aime au delà de ce que l'on ne peut exprimer. Il n'y a que vous ſeule qui occupe mon cœur & mon ame, & je n'oſe vous dire que je ſuis tous les jours agité des meſmes tranſ-

ſports, de peur de vous jetter dans le dernier deſeſpoir. Je ſçay bien que vous avez un excés de douleurs de me ſçavoir éloigné de vous, mais l'eſperance que je vous donne de vous aller voir en Portugal, ne doit-elle pas diminuër vos déplaiſirs? ſouvenez-vous de cette promeſſe, & des ſermens d'amour & de fidelité que je vous ay faits, & vous vivrez avec plus de ſatisfaction & de joye. J'approuve & aime voſtre jalouſie, c'eſt une marque aſſeurée de voſtre tẽdreſſe, quoy que ce ſoit à tort que vous ſoyez jalouſe, car je n'ay jamais aimez que vous : je n'oſerois vous dire que vous me cauſez un deſeſpoir mortel de vous ſça-

ſçavoir reduite à une telle extremité, puis que vous mépriſez le zele que j'ay pour vous, neantmoins je ſuis convaincu que vous changerez de langage quand vous cõnoiſtrez mon procedé. Terminez toutes vos afflictions, ne vous repentez point d'avoir aimé une perſonne qui vous eſt toute acquiſe. Voſtre reputation n'eſt pas perduë pour m'avoir aimé, ny la ſeverité de vos parens, ny la rigueur des loix du Pays contre vous, ne m'empeſcheront pas de vous faire jouïr du bonheur que vous ſouhaittez pour toute voſtre vie. Je ſçay le moyen de ne vous paroiſtre pas d'avantage ingrat pour l'amour que vous me portez. Si

vous

vous avez tout hazardé pour moy, je veux auſſi tout abandonner pour vous. Attendez encor un peu de temps,& vous flattez de l'eſpoir que je vous donne,vous connoiſtrez à la fin que le but de mes promeſſes eſt tel que vous le ſouhaittez. Je ſuis perſuadé, quoy que vous me diſiez, que le deſeſpoir où vous eſtes reduite pour moy,eſt plus dans voſtre Cœur que dans vos Lettres. Vous ne me voulez diſſimuler voſtre amour,que parce que vous croyez que je ne me ſuis pas acquitté de mon devoir en vous écrivant;mais j'eſpere que cette lettre vous deſabuſera de la mauvaiſe opiniõ que vous avez de moy. L'amour & le reſpect

que

que je vous porte, me diſent inceſſamment que je vous appartient tout entier, & que le Ciel nous a fait l'un pour l'autre. Je n'ay pour vous que les ſentimens les plus tendres que l'on peut avoir pour une veritable Maiſtreſſe. Conſervez vous pour l'amour de moy, afin que nous puiſſions goûter enſemble les plaiſirs les plus doux, quand je ſeray aſſez heureux de vous poſſeder. Domptez ces tranſports, dont vous eſtes agitée; ne me parlez pas de cette fin tragique que vous eſperez de moy, cette penſée me tuë & me fait mourir d'horreur & d'effroy, je ne ſuis pas capable d'avoir des ſentimens ſi cruels : la paſſion que j'ay

pour

pour vous eſt ſi forte que je ne puis que vous aimer éperduëment. Ne vous affligez donc pas juſqu'à la mort, mais conſervez voſtre belle vie qui m'eſt ſi chere, afin de conſerver la mienne. Ne m'attriſtez pas d'avantage, prenez compaſſion de moy en ayant pitié de vous, je vous regrette ſi tendrement que ſi vous periſſiez pour moy, je ne vous ſervirois pas un moment. La paſſion violente que vous avez pour moy me donne du dégouſt & de l'éloignement pour toutes choſes, de crainte que j'ay qu'il ne vous en arrive mal. N'apprehendez pas que je vous delaiſſe jamais pour une autre maiſtreſſe, c'eſt une eſpece de cruauté

auté dont je ne ſuis pas capable. Voſtre paſſion ne peut ſervir qu'à m'animer d'avantage à vous aimer, & non pas à me glorifier de la victoire que vous pretendez que j'ay ſur vous, afin de me rendre plus aimable envers une autre maiſtreſſe, je ne vous aime point par vanité, je ne ſuis pas ſi ſuperbe, ni ſi mal appris que d'en venir à ce poinct, c'eſt à faire à des foux d'en uſer de la maniere. Voſtre douceur, vos vertus, & vos autres perfections meritent un traitement plus doux & plus reſpectueux, vous ſçavez que j'ay touſiours caché noſtre amour le plus que j'ay peu de peur de vous deſobliger. Je n'ay point plus de joye

que

que quand je lis vos Lettres, je ne trouve rien de ſi charmant, vous les croyez lõgues, & moy je les trouve ſi courtes que je vous conjure de les faire plus longues, ne vous qualifiez pas d'inſenſée, vous eſtes trop ſage en amour, & trop prudente en toute autre choſe pour vous attribuer cette mauvaiſe qualité. Puis que je ſuis aſſez heureux de recevoir vos Lettres, récrivez moy ſouvent, afin que je compatiſſe à vos douleurs, & fuyez ce deſeſpoir que vous dites que je vous cauſe pour vivre dans la tranquillité. Si voſtre amour augmente de moment en moment, la mienne eſt dans la derniere violence. Adieu, je meurs de déplaiſir ſi vous

vous ne m'apprenez au plûtoſt les choſes que vous avez à me dire. Je prie Dieu de tout mon cœur que cette Lettre vous ſoit fidellement renduë pour vous témoigner l'ardeur de ma paſſion, adieu.

QUATRIE'ME
LETTRE.

J'Ay bien de la joye d'apprendre que mon Lieutenant vous ait ſalüée de ma part,& vous ait dit de mes nouvelles. Je vous ſuis infiniment obligé du ſoin & de la tendreſſe que vous avez pour moy, je vous

vous conjure de croire que j'en ay auſſi reciproquement pour vous. N'apprehendez pas qu'il me ſoit arriué de mal pendant mon voyage ſur mer : il a eſté heureux pour moy, car j'ay tres-peu ſouffert. Je vous aurois écrit auſſi bien qu'à mon Lieutenant, mais la crainte que j'avois que mes Lettres ne vous fuſſent pas renduës non plus que les autres, m'a obligé de differer : j'eſpere que vous recevrez celle que je vous envoye fidellement, car la perſonne qui vous la doit rendre m'eſt bon amy, ſi j'en reçoy encore une des voſtres qui m'aprenne que vous n'ayez pas receu de mes nouvelles, je partiray incontinent pour vous aller con-

ſo-

ſoler. Je n'ay point manqué à vous récrire à toutes les occaſions que j'en ay euës, & de vous faire reſponſe. Il faut que j'advouë que je ſuis le plus mal-heureux de tous les amãts, quoy que le plus fidelle, puis que vous ne recevez point mes Lettres, je ne puis que faire d'avantage, ſinon que de vous témoigner touſiours la meſme tendreſſe que j'ay pour vous, cõme j'ay fait dans les autres: mais à quoy bon vous récrire tant de fois, puis que mes reſponſes ne vont pas juſques à vous, il n'importe, je veux continuer, je n'ay jamais plus de ſatisfaction, & je reſpire aiſement lors que j'ay la plume à la main pour vous, mais je deviens

viens tout languiſſant, & ſemble mourir auſſi-toſt que je la quitte. Lors que vous mécrivez je meurs de déplaiſir & de joye ſans pouvoir mourir : de déplaiſir de vous ſçavoir ſi affligée ſans recevoir de mes nouvelles, & de joye lors que je reçoy des voſtres par vos Lettres ; je les conſerve plus que ma propre perſonne, comme des precieux gages de voſtre amour pour vous en rendre un compte fidelle, quand je ſeray aſſez heureux de vous voir. J'avouë que vous avez raiſon de me traitter d'ingrat, puis que vous ne recevez aucune reſponſe de moy, mais je ſuis perſuadé que vous aurez des ſentimens contraires quand je vous

vous en auray desabusée. J'ay tousiours conservé la mesme tendresse que j'ay euë pour vous, & que je vous ay témoignée dans vostre chambre, ma vie, mes biens, & mon honneur; tout est à vous, tout dépend de vous, je vous les sacrifie, je vous aime, je vous adore de tout mon cœur, & de toute mon ame, je vous conjure de le croire : ne vous plaignez plus à l'advenir de mon peu de soin, & de mes empressemens envers vous, je les ay de la mesme maniere que j'ay eu auparavant. Que je suis mal-heureux que je ne vous puis dire ma pensée bouche à bouche, que vous sçauriez de témoignages d'amour, mais il n'en seroit pas be-

beſoin, mes yeux languiſſans & ma cõtenance amoureuſe, vous feroient lire aiſement dans mon cœur la paſſion qui m'enflâme. Eſpargnez toutes ces inquietudes que vous avez pour moy, & aprenez que mon procedé eſt tel que celuy que je vous fis paroiſtre les premiers jours que je vous vis, vous n'eſtes point abuſée, mes ſoins & mes empreſſemens ont touſjours eſté ſinceres, & le ſeront pour vous toute ma vie. Ne ſoupçonnez point ma bonne foy, je vous ayme tendrement, je ne ſçaurois vous faire d'excuſe de la negligẽce dont vous m'accuſez, je n'en ſuis nullement coupable, je vous aime trop ardamment, & vous avez rai-

raiſon en cette rencontre de me juſtifier vous meſme. J'advoüe que mes aſſiduitez, mes tranſports, mes complaiſances, mes ſermens, mon inclination violente, & mes cõmencemens ſi agreables & ſi heureux vous ont entierement charmée & enflammée, mais vous n'eſtes point ſeduite, c'eſt en vain que vous répandez tant de larmes, puis que je perſevere, & que je ſuis touſiours le meſme. Si vous avez gouſté beaucoup de plaiſir en m'aymant, j'eſpere que vous en aurez encore autant & d'avantage à l'advenir. Finiſſez vos douleurs, & les mouvemens qui agitent voſtre ame : vous me faites pitié, je ſens que je meurs de deſeſpoir,

lors que vous m'assurez que vous souffrez pour moy. Ne me dites point que vous n'avez pas resisté avec opiniâtreté à mon amour, je le sçay, vous ne m'avez jamais donné de chagrin, ny de jalousie pour m'enflammer d'avantage, c'est une marque assurée de la tendresse naturelle que vous avez pour moy : c'est aussi ce qui m'oblige à vous aimer, & vous adorer eternellement: j'admire & j'aime en mesme temps cette naïfveté sans artifice, & cette conduite amoureuse sans déguisement dont vous avez usé en mon endroit. Ah! quel bon-heur pour moy d'avoir rencontré dans une maistresse une douceur si grande, une incli-

clination ſi tendre & ſi naturelle, une amour ſi parfaite, & une beauté ſi accomplie, que ne vous dois-je pas pour tant de belles perfections qui ſe rencontrent dans vous ? puiſque vous me les ſacrifiez tous les jours avec tant de tendreſſe & d'ardeur, je ſerois le plus ingrat & le plus perfide de tous les amants, ſi je n'en avois pas une veritable reconnoiſſance je l'ay toute entiere, & ſi vous en avez eſté perſuadée le peu de temps que j'ay eu l'honneur de voſtre converſation, vous le ſerez encor d'avantage à l'avenir. Que vos témoignages d'amour ſont doux, quand je vous ay paru aimable auparavant que je vous euſſe dit que je

vous aimois, & que vous avez eſté ravie de m'aimer éperduëment, quel zele? quelle complaiſance, ou plûtoſt quel excés d'amour? & quel bon-heur pour moy de me ſçavoir aimé de la maniere par une perſonne ſi accomplie, quels remercimens ne vous dois-je pas? & de quelles paroles me puis-je ſervir preſentement pour vous témoigner une paſſion reciproque à la voſtre? vous épuiſez mon genie par des diſcours ſi tendres, & mon amour quoy qu'ingenieux n'a point de termes plus preſſans pour vous exprimer l'ardeur de mon zele, que ceux dont vous vous eſtes ſervie pour me declarer voſtre affection. Je vous diray ſeulement

ment que mes tranſports amoureux ſont inconcevables,& que je vous aime infiniment, quoy ces paroles diſent beaucoup, je ſçay bien qu'ils diſent peu pour vous, neantmoins vous pouvez eſtre aſſurée par là que voſtre eſprit n'a point eſté aveuglé, comme vous croyez, puis que je vous aime pareillement de tout mon cœur. Vos emportemens m'ont touſjours paru ſi doux & ſi agreables, que j'en ay touſiours eſté charmé. Je croy avoir fait un digne choix en Portugal, lors que je vous ay preferée à tout autre perſonne pour aimer fidelement,&pour toutes autres ſortes de perfections, puis que ç'a eſté touſiours mon deſſein

aprés mon retour de vivre & mourir avec vous. Ne m'accuſez donc plus de cruauté, & ne me traittez plus de tyran, je ne n'exerce aucune rigueur contre vous, que celle que vous imaginez à cauſe que vous ne recevez point mes Lettres. Il eſt vray que vous euſſiez pû reſiſter à mon amour, & que par une bonté particuliere vous avez voulu vous attacher à moy. Mais ne vous plaignez pas de ce que je vous ay quittée, j'ay eu de puiſſantes raiſons pour le faire, & cependant quoy que tres-fortes, je ne l'aurois pas fait, ſi vous ny aviez conſenty, ny le vaiſſeau qui partoit pour aller en France, ny ma famille, ny mon honneur,

neur, ny le ſervice du Roy que j'honore ne m'euſſent jamais obligé à vous abandonner, ſi vous ne me l'euſſiez permis: ne ſçaviez vous pas que j'eſtois tout à vous, que ne m'avez vous retenu, vous n'aviez qu'à agréer l'offre que je vous fis de demeurer avec vous, j'y aurois conſenty avec toute la joye imaginable, mais ce qui vous doit conſoler vous & moy, c'eſt que le temps de mon retour s'approche, & que vous verrez diſſiper la crainte & les frayeurs que vous avez de ne me révoir jamais. Ne ſoyez plus perſecutée de cette apprehenſion, & puis que vous aymez avec tant de violence, que ce ſoit ſans douleur, ny dé-

plaisirs, quittez cette haine & ce dégoust que vous avez pour toutes choses, ne vous tourmentez plus, que vostre famille, vos amis, & vostre Convent, servent à vous consoler, & que tout ce qui vous a obligée de vous attrister serve à vous recréer, & non pas à vous faire souffrir : croyez tres-assurement que si vous employez tous les momens de vostre vie pour moy, que je fais la mesme chose pour vous. Ainsi que vostre cœur soit tout remply d'amour, quitez la haine que vous avez pour toutes choses, vivez dans la tranquillité & le repos, ne menez plus une vie languissante ; cachez vostre passion jusqu'à mon retour, afin que Ma-

Madame voſtre mere, meſſieurs vos parens & les Religieuſes, ſoient deſabuſez de voſtre paſſion. Si tout le monde eſt touché de voſtre amour, je vous conjure de croire que j'y prens plus d'intereſt que qui ce ſoit. Mes Lettres ne ſont pas ſi froides que vous vous imaginez, c'eſt que voſtre eſprit eſt préoccupé d'amour, ſi elles n'ont pas eſté ſi longues que vous le ſouhaittez, c'eſt que j'ay crû en peu de mots dire beaucoup, puis que je n'ay jamais plus de plaiſir que lors que je vous écris, vous ne devez pas vous affliger pour aimer ſi parfaitement que vous faites, divertiſſez voſtre eſprit pour donner tréve à vos douleurs. Que ce

Balcõ où vous allez vous promener quelque fois avec Dona Brites, vous ſoit un ſujet de joye : puis que c'eſt là, où a commencé à naiſtre cette paſſion qui vous enflamme, & à laquelle je vous ay touſiours témoigné que je reſponds ſi tendrement. Vous ne vous mépriſtes pas quand vous crûtes que j'eus pour lors le deſſein de vous plaire, en effet c'eſtoit toute ma paſſion, je vous ay remarquée par-deſſus toutes vos Compagnes, je vous conſidere attentivement, & je fus ſi fort épris de voſtre beauté, & de toutes vos autres perfections, que je me ſuis laiſſé facilement aller au deſir de vous aimer, je connus dés-lors par un geſte amou-

amoureux, mais agreable que vous aviez de l'inclinatiõ pour moy, & que vous preniez un ſingulier plaiſir à tout ce que je faiſois, comme ſi mon amour vous avoit ſuggeré dans le cœur que toutes mes actions n'avoient pour but que voſtre ſeule complaiſance, mais tous ces doux commencemens de noſtre amour ne nous doivent pas emporter au deſeſpoir, & me faire paſſer pour coupable en voſtre endroit, puis que j'ay fait toutes ces choſes pour une bonne fin, & que je vous aime auſſi fidelement que vous m'aimez. Vous devez tout eſperer de moy, je ne ſuis point ingrat de toutes les tendreſſes que vous avez pour moy, mõ corps,

mon ame, ma vie, mon honneur & mes biens tout eſt à vous, mon procedé eſt meilleur que vous ne croyez, n'apprehendez point que je vous abandonne, c'eſt une eſpece de lâcheté & d'ingratitude qui m'eſt ſi odieuſe qu'elle n'aura jamais de priſe ſur moy. Si vous eſtes perſuadée que j'ay quelques charmes, ou quelque choſe d'agreable en moy, je vous en fais un ſacrifice, je ne veux jamais plaire à d'autres qu'à vous, puis que vous trouvez que j'ay quelque merite il me ſuffit, toutes les plus belles creatures auprés de vous ne me ſont rien, je n'en veux aimer aucune que vous, pourveu que je ſois touſjours bien dans voſtre eſprit, je

ſuis

ſuis au comble de mes vœux. Ne me ſouhaittez donc point tant l'amour des plus belles Dames de France, vous connoiſtrez à la fin que je ne ſuis point ſujet au changement, & que les plus charmans objets ne me ſçauroient faire oublier l'amour que j'ay pour vous; je ne cherche point de pretexte ſpecieux pour vous paroiſtre coupable, & vous rendre malheureuſe : ce n'eſt point mon deſſein de demeurer long-tems en France, je n'y puis captiver ma liberté ſans vous y poſſeder, ny la fatigue d'un long voyage, ny les dangers les plus grands, ny le reſpect de mes parens, ny mes biens, ny mon honneur, ny quelque bienſeance

ce que ce puiſſe eſtre ne me peuvent détourner de vous aller rendre mes adorations. Je reſponds de tout mon cœur à tous vos amoureux tranſports, voſtre paſſion ne ſçauroit eſtre plus violente que la mienne. Plût à Dieu eſtre eternellement dans un meſme lieu attaché auprés de vous pour vous contempler, vous ſervir, vous aimer, & vous adorer. Je ne dis point cecy pour vous flatter, je ſuis tellement enchanté par vos charmes & vos faveurs, que je ne fais que languir peu à peu de deſeſpoir que j'ay de ne vous pouvoir pas révoir aſſez-toſt; bien loin d'eſtre touché de la rigueur, & de la ſeverité d'une autre maiſtreſſe, les plus doux

doux traitemens, les plus charmantes carreſſes, les faveurs les plus advantageuſes, les promeſſes les plus belles de l'objet le plus agreable ne me ſçauroient détourner un moment de voſtre amour : étouffez cette crainte inutile dans voſtre cœur, ne penſez pas que je vous quitte pour une autre perſonne, qu'avez vous dans vous meſme qui ne ſoit tres-aimable? & qui y a-t'il de plus charmant que voſtre beauté ? de plus doux que voſtre entretien, de plus agreable que voſtre compagnie, de plus tendre que voſtre amour, de plus attrayant que vos plaiſirs, de plus touchant que vos ſoûpirs, de plus ſtable que vos promeſſes,

ſes, de plus fervent que voſtre zele, aprés tant d'appas & de perfections pouvez vous avoir la moindre penſée que je vous puiſſe delaiſſer, pour me rendre mal-heureux ſous l'éclavage d'une autre maiſtreſſe, non Madame, ne vous imaginez pas que je ſois ſi inconſtant, j'ay trop d'amour & de reſpect pour en uſer de la maniere. Il eſt vray que je vous ay dis en confidence il y a déja quelque temps que j'avois aimé une autre Dame en France; mais ſon merite n'eſt rien en cõparaiſon de ce que vous valez, ſes appas ne ſont que l'õbre des voſtres, ſon entretien eſt fade, ſa converſation me rebutte, & pour tout vous dire enfin j'en ſuis tel-

tellement dégouſté que je ne la voy plus, pour vous confirmer cette verité je vous envoiray une de ſes Lettres avec ſon portrait, vous pourrez juger par là de ſa beauté de ſon eſprit & de ſa conduite. Je croy que vous n'en ſerez pas jalouſe quand vous aurez reconnu tout ce que je vous dis, & lors que j'auray l'advantage de vous voir, je vous entretiendray des diſcours qu'elle me tient, ce ſera un ſujet de divertiſſement pour vous conſoler, & puis que vous prenez tant de part à tout ce qui m'eſt cher je vous porteray le portrait de mon frere & de ma belle-ſœur. Vous dites qu'il y a des momens, où il vous ſemble que

vous

vous auriez assez de soûmission pour servir celle que j'aime, cette pensée est fort obligeãte, mais puis que vous avez tant de bonté pour moy, je vous conjure d'employer ce bon service pour vous, vous estes seule que je veux adorer & servir toute ma vie. Ne soyez pas persuadée que je vous fais de mauvais tretemens, ny que j'aye aucun mépris pour vous, toutes ces choses sont infiniement éloignées de mon esprit, je sçay trop bien connoistre vostre merite, le respect & le zele que j'ay pour vous : c'est à tort que vous estes jalouse, & que vous me faites ces reproches. J'aprouve avec ardeur les plus doux sentimens de vostre ame,

&

& vous conſacre entierement tous les mouvemens de mon cœur. Je vous conjure de m'écrire ſouvent de vos Lettres qui me ſont ſi cheres, que je les conſerve avec plus de ſoin que tous les plus grands threſors du monde, vous ne les ſçauriez faire aſſez longues pour moy. Voſtre paſſion me plaiſt ſi fort que je n'ay jamais plus de joye que lors que je la vois tracée amplement ſur le papier : cela vous ſoulage, & moy auſſi, & mon déplaiſir eſt que je ne ſuis pas preſent pour donner tréve à vos maux. Je ſçay qu'il y a un an preſentement que vous me donnaſtes les dernieres & les plus douces faveurs de voſtre amour. Je me ſouvien-

dray

dray toute ma vie de ce bien-heureux jour, que d'agreables tranſports! que de doux emportemens! que d'ardeur! que de feu! que d'amour ne me témoignâtes vous pas! que de douceurs inconcevables ne me fiſtes vous pas gouſter, mon ame penſa s'envoler dans le cõble de la joye & des plaiſirs qu'elle receut vos autres faveurs, & la ſincerité avec laquelle vous en avez uſé, depuis m'ont tellement charmé que je ne vous ay quittée qu'avec un regrét nompareil, pour entreprendre un long voyage qui me couſte une infinité de déplaiſirs, quand je penſe aux bien-heureux moment que j'ay gouſté avec vous. Je me ſoviens

de

de cette aimable pudeur qui pour lors éclata ſur voſtre charmant viſage, s'il y parût quelque confuſion, cela ne ſervit que pour m'enflammer d'avantage. Plût à Dieu que cêt Officier dont vous me parlez, n'ût party ſi-toſt, j'aurois eu la ſatisfaction d'eſtre entretenu plus long-temps des douceurs que vous m'auriez écrites. Adieu, ſi vous avez peine à finir voſtre Lettre, j'ay un extréme regrét de mettre fin à la mienne : n'apprehendez pas que je vous delaiſſe, j'ay trop de tendreſſe pour vous. Je vous remercie de tout mon cœur de l'amour que vous avez pour moy, je vous prie de croire que j'en ay reciproquement pour vous,

vous, que les noms de tendreſſes que vous me voulez donner me ſeroient agreables ! ſi vous me les aviez exprimez par voſtre Lettre ; mais n'importe, il me ſuffit que vous les ayez dãs le cœur, puis que le temps ne vous a pas permis de me les écrire, je n'en ay pas moins pour voſtre perſonne, je me donne tout à vous, mon corps, mon ame, mes biens, mon honneur, tout cela depend de vous, je vous fais un ſacrifice de tout ce que j'ay de plus cher. Que je vous aime ! que je vous reſpecte ! que je vous adore ! quels tranſports d'amour n'ay-je pas pour vous ? que vous m'eſtes chere ! que le ſort m'eſt cruel de m'avoir éloigné de vous ! que

que vous me faites de compaſſion ! que vous me cauſez de déplaiſir ! de compaſſion pour tous les tendres ſentimens que vous avez pour moy, & de déplaiſirs de ce que je ne puis vous témoigner le reciproque de l'amour que vous avez pour moy en voſtre preſence. Quels reſpects, quels ſoûmiſſion, quelles tẽdreſſes ne vous monſtrerois-je pas? que vous connoiſtriez une ame ſincere, que vous verriez un cœur ouvert, que de joye, que de plaiſir, que de ſatisfaction, que de conſolation ne recevriez vous pas auſſi bien que moy. Adieu écrivez moy plus amplement à l'advenir, je prens un plaiſir infini à la douceur que vous me té-

témoignez par vos Lettres. Adieu consolez vous, j'auray le bon-heur de vous aller voir au plûtoſt pour vous convaincre de la fidelité de mon amour. Adieu, vous me faites pitié.

CINQUIE'ME LETTRE.

QUel rigoureux traitement me faites-vous? helas! qui vous oblige à ne vouloir plus m'écrire? quel déplaiſir vous ay-je rendu? qu'elle aſſurance avez vous que je ne vous ayme plus? je ſuis enflammé de voſtre amour plus que ja-

jamais, je vous reſpecte, & je vous adore de tout mon cœur, & ſuis preſt d'abandonner tout ce que j'ay de plus cher, pour me ſoûmettre à vous; je vous conjure de me continuer voſtre amitié, & de conſerver les gages de mon amour; ne les donnez, ny ne les montrez à perſonne, ayez mon portrait devant vos yeux, conſiderez-le attentivement, portez ces bracelets pour l'amour de moy, ne me les rẽvoyez point, & n'employez pas Dona Brites, qui a eſté la confidente de nos plus doux ſecrets, à me rendre de ſi ſenſibles déplaiſirs: que le deſeſpoir ne vous emporte point contre moy, moderez voſtre haine; je ſuis innocent de tout

ce que vous pouvez m'accuſer; ne brûlez pas ces precieux gages que vous avez de moy, ou ſi vous les conſumez, que ce ſoit au feu de voſtre amour, ne me pourſuivez point avec tant de haine, c'eſt une eſpece de cruauté & de foibleſſe, dont voſtre grand cœur ne fut jamais capable. L'amour eſt une vertu qui vous eſt ſi chere, vous avez trop de generoſité pour eſtre inconſtante, & pour me vouloir mal-traitter; d'où vient cette rigueur? ne vous ſuis-je pas ſoûmis juſqu'au dernier ſoûpir de ma vie? pourquoy vous emporter contre moy? que vous ay-je fait? quelle ſatisfaction deſirez-vous d'une perſonne qui ne vous a point of-

offencée ? quoy que je ſois innocent, je veux vous paroiſtre coupable, puis que vous le ſouhaitez : mais de quel crime m'accuſez vous? ſerez vous inflexible envers moy, qui fais gloire de vous ſacrifier tout ce que je ſuis, mais helas ! que dis-je, le moyen de vous appaiſer ? vous eſtes tellement irritée contre moy que je ne ſçaurois que devenir, que feray-je ? à qui auray-je recours? qui fera ma paix avec vous, puiſque je ſuis abſent ? qui vous aſſurera de ma conſtance, puiſque vous eſtes perſuadée du contraire ? pour éloigner cette haine de voſtre cœur, je vous conjure de penſer ſouvent aux delices de l'amour que nous avõs goû-

tez enſemble,& aux aſſurances que je vous ay données de ne vous abandonner jamais,entretenez-vous de moment en moment avec Dona Brites, de ces douceurs, conſolez-vous toutes deux enſemble, ſongez à l'excés de ma paſſion & de la voſtre, prevoyez toutes ces difficultez & ces violences, dont vous me parlez,oppoſez-les aux efforts que vous faites pour me quitter, & ſoyez convaincuë, que vous aurez des mouvemẽns incomparablemẽt plus agreables en m'aimant touſiours, qu'en me quittant pour jamais. Quoy! vous voulez délaiſſer un amant ſi conſtant & ſi fidele, qui vous a eſté ſi cher, que vous avez aimé

mé ſi tendrement, qui a eſté l'objet le plus doux de voſtre paſſion, à qui vous avez donné des témoignages ſi preſſans de voſtre affection, que vous avez embraſſé avec tant d'ardeur & d'empreſſement, & qui par ſes careſſes vous a rendu ſi doucement la reciproque. L'amour a trop bien uny nos cœurs, quoy que vous faſſiez, je ne croy pas que vous puiſſiez vaincre une paſſion ſi forte & ſi agreable. c'eſt pour m'éprouver que vous m'écrivez de la maniére, ou ſi c'eſt tout de bon, voſtre haine & voſtre rigueur ſont ſi mal fondées qu'elles ne peuvent pas durer long-temps : ne m'accuſez point de mépris & d'indifference, j'oſe prendre le

Ciel à témoin de l'eſtime & de l'attache que j'ay touſiours euë pour vous. Si je vous ay fait des proteſtations d'amitié par mes lettres, ç'a eſté avec des reſpects & des ſoûmiſſions veritables, ſi vous les aviez toutes receuës, vous ſeriez perſuadée du contraire de ce que vous m'avez écrit. Je croy que Meſſieurs vos parens & Madame voſtre Abbeſſe, à qui nos amours ſont ſuſpectes, ſont d'intelligẽce enſemble, & qu'ils vous ont donné de fauſſes lettres au lieu des reſponces que j'ay faites à toutes les voſtres, que j'ay receuës avec joye, & leuës avec plaiſir: cela m'oblige à ne vous pas écrire d'avange de peur d'accident, mais à par-

partir dans quinze jours pour vous aller trouver en Portugal. Aprés cette promeſſe que je vous faits de vous révoir au plûtoſt, je vous conjure de rentrer en vous meſme, & de faire agir voſtre paſſion amoureuſe, au lieu de voſtre haine. Si vous vous eſtes éclaircie, ce doit eſtre de l'eſtime, du reſpect & de l'amour que j'ay pour vous, & non pas du contraire. Je n'ay jamais eu de plus forte paſſion que de vous aimer, vous ſervir, & vous adorer. Si j'avois eſté aſſez ingrat de vouloir vous quiter, aprés toutes vos faveurs, je vous en aurois donné des preuves devant mõ départ, ſoit par paroles, ou par mon refroidiſſement, ou j'aurois fait

agir Dona Brites, ou quelqu'autre confidente pour vous obliger à ne me r'écrire point, ou j'aurois taché de vous détromper en ne vous faiſant point de reſponce, ou ſous quelque pretexte ſpecieux j'aurois feint d'eſtre obligé à demeurer en France, pour ne point vous révoir. Ay-je uſé de tous ces ſtratagemes? vous ay-je trõpée par mes diſcours? avez vous reconnu quelque froideur en moy? ay-je fait agir quelqu'un pour vous détourner de mon amour? ne m'avez vous pas r'écrit? n'ay-je pas receu vos lettres? vous ay-je pas fait reſponce? ay-je cherché l'occaſion de demeurer en France ſans vous? vous ay-je dit

dit que je ne veux point retourner en Portugal ? vous ay-je donné quelque ſujet de déplaiſir ? ne vous ay-je pas découvert les veritables ſentimẽs de mon ame ? ay-je manqué de civilité, d'amour & de reſpect en voſtre endroit ? dequoy vous plaignez vous ? dequoy m'accuſez-vous, & que vous ay-je fait, enfin pour m'eſtre ſi cruelle ? des-abuſez vous, Madame, & ne me croyez pas capable de faire une telle lâcheté que de vous abandonner ; ne m'attribuez point toutes ces méchantes qualitez que vous dites, & jugez-moy digne de tous les ſentimens & de toutes les douceurs que vous avez pour moy. N'eſperez pas que

je vous donne occaſion de m'oublier, cette grace que vous me demãdez ne ſert en meſme temps qu'à m'affliger, & à m'ẽflammer d'avantage. Il eſt vray que j'ay eu peine en liſant voſtre Lettre, mais c'eſt à cauſe de vos reproches, de vos menaces, de vos mépris, du mauvais traitement que vous me faites, & du deſeſpoir où vous me jettez. Sans ces déplaiſirs, que de joye! que de contentement! & que de ſatisfaction n'auroy-je pas receu en apprenant de vos nouvelles! n'importe, quelque rigueur dont vous uſiez envers moy, je me veux conſoler dans l'eſperance que j'ay de fléchir voſtre colere : je ſouffre vos mépris & vos em-

por-

portemens, mais la raiſon r'amenera un jour le calme dans voſtre ame, & vous fera connoiſtre quand je ſeray en voſtre preſence, que vous avez affligé un innocent. Pourquoy m'écrivez vous que je ne me meſle point de voſtre conduite, qui peut avec plus de juſtice en prendre le ſoin que moy? doutez vous de ma diſcretion? ne ſçavez vous pas juſqu'à quel point j'ay part à tout ce qui vous touche ſans vous géner? je ſçay biẽ que vous eſtes tres-ſage, que vous marchez droit dans vos entrepriſes, & que vos actions ſont ſans reproche, ſi je me ſuis informé de ce que vous faites, ce n'a eſté que pour admirer voſtre ſageſſe en vos

conſeils, voſtre prudence dans voſtre conduite, & voſtre addreſſe en tout ce que vous entreprenez, dont vous venez à bout avec une facilité ſi merveilleuſe, que c'eſt une choſe auſſi ſurprenãte qu'admirable. Toutes-fois puiſque cela vous choque, je ſuis preſt à m'en des intereſſer ſeulement, pour vous obeïr. Puis-je faire plus pour me remettre bien auprés de vous, & pour vous obliger à favoriſer ma paſſion, & continuer voſtre tendreſſe? Commandez je ſuis preſt de vous ſatisfaire, plus pour finir les maux que endurez, que pour terminer mes douleurs. Je ſouffre agreablement tout ce qui vient de vous, vos rigueurs les plus

plus ſeveres n'õt que des apas pour moy. Je vous rends graces, meſme du mauvais traitement que vous me faites, cela ne ſert qu'à allumer ma flâme & la rendre plus vive; je ſuis content d'endurer de la maniere, pourveu que ma ſouffrance aporte quelque ſoulagement à vos douleurs, & vous rende plus contente. Plût à Dieu que vous pûſſiez vivre heureuſe & tranquille dans la certitude de mon amour. Aprés m'avoir fait paroiſtre une ſi grande averſiõ, vous me promettez de ne me point haïr, cela eſt tres-obligeant, mais je prendray la liberté de vous dire que vous feriez plus de juſtice à mon amour ſi vous m'aimiez comme devant,

puiſ-

puiſque je n'ay riẽ fait qui vous puiſſe déplaire. Je ſuis convaincu que vous pouvez trouver un amant, qui aura plus de merite que moy, mais je ſuis aſſuré que vous n'en trouverez jamais un qui ſoit plus fidelle, & plus conſtant que je le ſuis. Voſtre paſſion peut tout ſur mon eſprit, elle m'a enflammé, elle vous a occupée, & m'a occupé tout-à-fait, & ne m'a pas laiſſé en liberté un moment; vous en eſtes témoin, puiſque vous advoüez que l'on ne ſçauroit oublier, ce qui cauſe des trãſports, dont l'on eſt capable, que les mouvemens d'un cœur s'attachent à l'objet qu'il a aimé, que les premieres idées ne ſe peuvent effacer, que les premieres

bleſ-

bleſſures ſont incurables, que toutes les paſſions, & les plus doux plaiſirs que l'on cherche, ſans aucune envie, ſont inutiles pour détourner de ce que l'on aime le plus, & ne ſervent qu'à faire connoiſtre que rien n'eſt plus cher que le ſouvenir des douleurs que l'on ſouffre. Que ces paroles ſont douces dans la bouche d'une veritable amante, & qu'elles ont d'apas & de charmes pour un amant qui eſt dans le deſeſpoir: Ah! qu'elles me conſolent, & qu'elles me font bien connoiſtre que je ſuis bien encore dans voſtre cœur, puis qu'il eſt ſujet à des ſentimens ſi doux, mais combien dois-je eſperer d'eſtre mieux auprés de vous, quand vous con-

connoiſtrez que mon attachement eſt tres-parfait, que mon amour eſt reciproque, que voſtre inclination n'a point eſté aveugle, & que vous vous eſtes attachée à une perſonne qui fait gloire de vous aimer toute ſa vie. Je ſçay bien, Madame, que vous avez tant de douceur & de compaſſion, que vous ne voudriez pas mettre ny moy, ny perſonne en l'eſtat pitoyable où vous eſtes reduite, c'eſt une marque aſſurée de voſtre bon naturel, je vous prie de croire auſſi que c'eſt mon inclination, & que ſi vous ſouffrez, je n'y ay contribué en aucune maniere. Ne cherchez point à m'excuſer de ce coſté-là, je ne ſuis point criminel de ce

ce que vous m'accuſez. Je ſuis perſuadé qu'une Religieuſe accomplie comme vous eſtes, eſt infiniment aimable; les raiſons que vous apportez pour montrer qu'on les doit aimer plus particulierement que les femmes du monde, ſont tres-puiſſantes, mais ſans avoir égard à toutes ces belles preuves que vous mettez en avant, je vous diray en peu de mots que je ne vous ay conſiderée que pour voſtre propre merite : Le procedé des femmes du monde me déplaiſt, la pluſpart ſont ſujettes au changement, elles ne ſçauroient aimer en un lieu, ou ſi elles aiment, ce n'eſt que par feinte, par complaiſance, & par intereſt; la rigueur dont elles uſent,

uſent, le mépris, la peine, la coquetterie, les diſſimulations cauſent aux amans cent fois plus de déplaiſirs que de joye : Je ſçay bien que vous n'alleguez pas ces raiſons pour vous faire aimer, vous avez des qualitez trop recommandables pour attirer les cœurs les plus fiers, vos charmes ſont ſi puſſans que l'on n'y peut reſiſter. La beauté, la conſtance, la fidelité, la douceur, vous font admirer, ſervir & adorer de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoiſtre ; les autres beautez ſont peu de choſe auprés de vous, & j'oſe dire que c'eſt un crime de r'enfermer une perſonne ſi accomplie que vous dans un Convent ; ſi vous eſtes

eſtes mal-heureuſe,ce n'eſt qu'en qualité de captive, dont vous pouvez vous delivrer quand il vous plaira: vous avez apprehendé ſans raiſon que je vous fuſſe infidelle, en ne vous voyant pas tous les jours, ne ſçavez vous pas qu'il n'eſtoit point en mon pouvoir, n'y au voſtre de nous entrevoir ſi ſouvent? Puiſque vous eſtiez enfermée, & à cauſe du danger, où je m'expoſois en enuyant dans voſtre Monaſtere. Si je vous ay quitée pour aller à l'armée, ce n'a eſté qu'aprés voſtre conſentement, & voſtre ſeul merite eſtoit capable de me retenir. Si vous m'aviez commandé de demeurer, j'aurois quitée tres-volontiers de

mon

mon Prince, pour m'attacher entierement à vous, ſans craindre la colere de vos parens, & la rigueurs des loix du païs. Je n'ay pas manqué à vous donner des témoinages de ma paſſion, depuis que je ſuis en Portugal; s'ils ne ſont pas venus juſques à vous, je n'en ſuis pas coupable, mais j'aurois bien du déplaiſir que vous fuſſiez ſortie du Convent pour me venir trouver en France, non pas que je n'euſſe une joye infinie de vous embraſſer en ce beau païs, mais à cauſe du peril, où vous vous fuſſiez expoſée, & de la fatigue que vous euſſiez endurée en chemin. Je ſçay bien le moyen de faire reüſſir cette entrepriſe, lors que je ſeray

ray aſſez heureux de vous voir, ſi vous eſtes encore dans ce deſſein : j'oſe bien parler de la maniere dans mes Lettres, puiſque Madame voſtre Abbeſſe,& Meſſieurs vos parens ſont inſtruits de noſtre procedé. Cependant la moderation de voſtre amour,voſtre froideur, voſtre mépris, & voſtre changement ſi ptompt me cauſent un ſi grand déplaiſir, que j'en ſuis dans le deſeſpoir, mais il n'importe,je me conſole; car je ſuis ſi perſuadé de voſtre douceur & de voſtre amour,que je m'aſſure que ſi-toſt que vous aurez receu ma Lettre, & que vous m'aurez veu un moment, vous changerez de reſolution. Je n'ignore pas, Madame, que je ne

ne vous aye plus d'obligation qu'à perſonne du monde; vous m'avez aimé éperduëment, vous m'avez donné voſtre cœur, vous m'avez ſacrifié voſtre honneur, & voſtre vie au mépris de vos parens, de voſtre religion, & de la ſeverité des loix du païs. Que de reconnoiſſances ne vous dois-je pas pour une amour ſi violente? Croyez vous que je vous puiſſe oublier, & que je vous abandõne aprés des marques ſi grandes de voſtre ãmour? Vous auriez raiſon, Madame, de vous emporter contre moy ſi j'eſtois aſſez ingrat d'en venir à ce point de ne vous avoir pas r'écrit, ny témoigné reciproquement que je vous aime, avec la meſme ardeur

deur que vous me faites, mon procedé ne seroit pas d'un honneste homme, je serois un traistre, un méchant, & l'amant le plus ingrat du monde : au contraire Dieu m'est témoin que j'ay tousiours perseveré à vous adorer & vous aimer plus que moy-mesme; je n'ay jamais manqué de respect, ny d'amour pour vous, je vous ay r'écrit avec toute l'ardeur & la civilité possible, je vous ay donné des preuves de la passion la plus parfaite & la plus violente qu'un hõme puisse avoir pour la personne la plus aimable, & la plus accomplie, je persevere tousiours dans ces sentimens, que puis-je faire d'avantage? Que desirez vous de moy? Je

vous

vous ay fait un ſacrifice de tout ce que je ſuis, & de tout ce qui m'appartient, je ſuis preſt d'abandonner tout pour vous, & de faire un long voyage, & de paſſer les mers, & d'expoſer ma vie à la mercy des eaux, pour aller chercher juſques dans voſtre Monaſtere: il ne reſtera plus aprés tant de marques de ma paſſion (ſi je ſuis aſſez heureux de ſurmõter tous ces hazards) que de m'aller immoler tout de nouveau à voſtre colere, c'eſt ce que je feray, lors que j'auray le bien & l'avantage de vous voir; je veux m'expoſer, quoy qu'innocent de tout ce que m'accuſez, comme une victime à l'ardeur de voſtre courroux, ſans reſiſter à la moindre de

de vos volontez. Toutes ces preuves de la paſſion que j'ay pour vous ſont bien éloignées ce me ſemble, de l'averſion naturelle que vous croyez que j'ay, puiſque je vous cheris infiniment, & que je vous ſuis entierement ſoûmis. Je ſçay bien que je n'ay aucunes qualitez recommandables qui meritent voſtre amour, que celle d'un veritable amant, quoy que vous n'en ſoyez plus perſuadée. Vous me demandez ce que j'ay fait pour vous plaire? Quel ſacrifice je vous ay fait? Si je n'ay pas cherché tous mes plaiſirs? Et moy je vous demande ſi je ne vous ay pas obeï en tout ce qu'il vous a plû, ſi je ne vous ay pas ſacrifié tout ce que

je ſuis, & tout ce que m'appartient ? Et ſi j'ay cherché d'autres plaiſirs que ceux que vous m'avez accordez ? Si jay joüé, ou eſté à la chaſſe, n'avez vous pas approuvé ces recreations, ſi j'ay eſté à l'armée, n'y avez vous pas conſenty ? Si j'en ſuis revenu des derniers, j'y ay eſté retenu par violence, & ſi je me ſuis expoſé aux coups, ç'a eſté avec plus de prudence & de ſageſſe qu'il m'a eſté poſſible, mais touſiours avec honneur, pour eſtre plus digne de vous; & lors que j'en ay eſté de retour, ſi je ne me ſuis pas eſtably en Portugal, c'eſt que je n'ay pas trouvé d'occaſion aſſez favorable à noſtre amour ; Il eſt vray qu'une lettre de mõ

frere

frere m'a fait partir, mais c'eſtoit une occaſion ſi preſſante qu'elle ne ſouffroit point de retardement ; vous en eſtes tombée d'accord, & ſi vous m'aviez commandé de differer mon voyage, & meſme de demeurer, je vous aurois obeï, j'ay penſé mourir d'ennuy & de douleur en chemin, & ſi je me ſuis un peu réjoüy ce n'a eſté que pour me conſerver pour vous. Aprés cela que faut-il faire ? Quelle raiſon avez vous de me haïr mortellement comme vous dites, ſinon celle que vous vous eſtes imaginée ? Quels mal-heurs vous eſtes vous attirez, ſinon ceux que vous avez bien voulu ? Si vous m'avez accouſtumé une gran-

de paſſion avec bonne foy, je n'en ay point abuſé, au contraire j'ay ſçeu la ménager, & vous rendre la reciproque avec fidelité. Si vous n'avez point uſé d'artifice en mon endroit, n'ay-je pas eſté ſincere au voſtre? Il faut, dites vous, chercher avec adreſſe les moyens d'enflâmer, ay-je reſiſté à voſtre paſſion? Et pourquoy ne voulez vous pas que l'amour ne donne de l'amour, puiſque le veritable ſecret d'eſtre aimé eſt d'aimer, vous dites que j'ay voulu que vous m'aimaſſiés, je l'advouë, mais quand je n'aurois pas formé ce deſſein vous m'auriés aimé, puis que vous m'avez confeſſé que vous m'aimiés auparavant que je vous euſſe

euſſe donné des preuves de mon amour. Que ſi ſans voſtre conſentement je me fuſſe efforcé de vous aimer, aurois pas eu raiſon ? Puiſque je connoiſſois rien en vous que d'aimable ; il eſt vray que je vous ay cruë d'une complexion aſſez amoureuſe, mais je ne vous ay pas aimée avec moins de paſſion, au contraire c'eſt ce qui l'a augmentée au plus haut point, c'eſt en quoy je n'ay point uſé de perfidie, je ne vous ay point trompée, je ne crains point vos menaces, je ſuis perſuadé que quand vous aurez examiné mes raiſons, vous eſtes trop raiſonnable pour livrer à la vengeance de Meſſieurs vos parens, un amant qui eſt innocent, ſi vous

croyez avoir veſcu dans l'abandonnement & dans l'idolatrie en m'aimant, n'ay-je pas fait la meſme choſe en voſtre endroit? Nous ne differons qu'en trois points, ſçavoir que vous avez changé, & que je ſuis conſtant, que vous avez un remords de m'avoir aimé, & je n'en ay point de vous avoir aimée, & que vous avez honte de voſtre amour que vous faites paſſer pour un crime, & moy je n'en ay point, parce que je ſuis convaincu que c'eſt une vertu que d'aimer; Voſtre paſſion ne vous a pas empéchée d'en connoiſtre l'enormité, puis qu'il n'y en a point, de quoy donc voſtre cœur eſt-il déchiré? Quel eſt-ce cruel embarras qui vous geſne?

geſne ? Je ne ſuis point cauſe de tous vos déplaiſirs, je vous ay touſiours aimée & fidellement ſervie. Ainſi vous avez raiſon de ne me ſouhaiter point de mal, & de vous reſoudre à conſentir que je vive heureux, je puis l'eſtre facilement, ſi vous voulez, puiſque je n'ay jamais manqué de generoſité envers vous. J'eſpere que vous n'aurez point la peine de me r'écrire une autre Lettre pour me faire voir que vous ſerez plus tranquille, je ſeray arrivé auparavant en Portugal, où ma preſence vous apportera la tranquillité que vous deſirez, en vous des-abuſant des procedez injuſtes, dont vous me croyez coupable, & pour leſ-

quels vous me voulez faire des reproches. Ce ſera lors qu'au lieu de me mépriſer, vous me donnerez des loüanges, au lieu de m'accuſer de trahiſon vous reconnoiſtrez ma fidelité, & qu'au lieu d'oublier vos plaiſirs, y penſerez tous les jours, & que je ſeray dans voſtre eſprit & voſtre ſouvenir mieux que jamais je n'ay eſté: Si vous croyez que j'aye quelques advantages ſur vous pour avoir ſçeu vous enflâmer, je n'en tire point de vanité, je ſçay que je ne doy ce bon-heur, n'y a voſtre jeuneſſe, n'y a voſtre credulité, n'y aux loüanges que je vous ay données, n'y a toutes les raiſons que vous apportez, mais à voſtre ſeule bonté, quoy

que

que tout le monde vous diſt du bien de moy, & vous parlaſt en ma faveur, je n'ay jamais eu la temerité de l'attribuër à mon merite; tout ce que j'ay fait n'a pas eſté pour vous tromper par enchantement, mais pour vous donner un veritable amour, puis que j'ay touſiours la meſme paſsion pour vous. Je vous conjure de conſerver toutes mes Lettres, & de les lire ſouvent pour affermir voſtre amour, & non pour vous en détourner; ce m'eſt un bon-heur & un plaiſir incomparable d'eſtre touſiours aimé d'une perſonne ſi parfaite & ſi accomplie que vous; je vous prie de croire que je vous aimeray pareillement, & adoreray toute

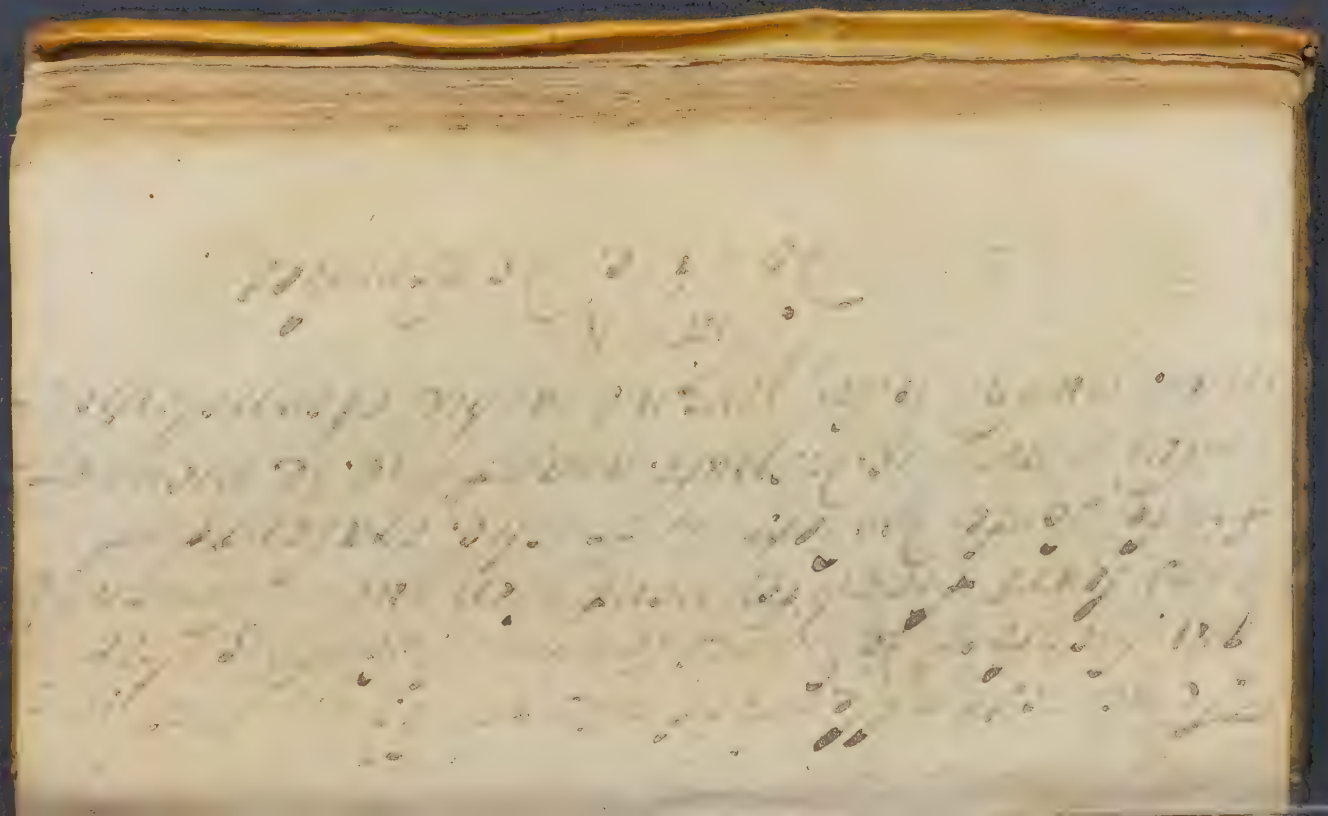
ma

ma vie. Oubliez ces reproches que vous avez envie de me faire, & ne me traitez point d'infidelle, vous apprendrez le le contraire, lors que vous me verrez en Portugal plûtoſt en vous ſouvenant de moy, qu'en m'oubliant; vous ne prendrez point d'autre reſolution, que de perſeverer touſiours dans vos meſmes tranſports, quand je vous auray des-abuſée de la fauſſe croyance que vous avez de moy. Adieu, je vous conjure encore un coup de ne me quiter jamais, & de penſer inceſſamment à la violente paſsion que j'ay pour vous: ne m'écrivez plus auſsi, peut-eſtre que vos Lettres ne me ſeroient pas renduës pendant mon voyage.

Adieu.

Adieu, je vous rendray un compte exact de tous mes divers mouvemens, & vous m'en rendrez un des voſtres, tel qu'il vous plaira, quand j'auray le bien & l'avantage de vous voir. Adieu.

FIN.



AU LECTEUR.

LE bruit qu'a fait la Traduction des cinq Lettres Portugaises, a donné le desir à quelque personne de qualité d'en traduire quelques nouvelles, qui leur sont tombées entre les mains. Les premiers ont eu tant de cours dans le monde, que l'on devoit apprehender avec justice, d'exposer celles-cy en pu-

blic. Mais comme elles ſont d'une Femme du monde, qui écrit d'un ſtyle differend de celuy d'une Religieuſe, j'ay crû que cette difference pourroit plaire, & que peut-eſtre l'ouvrage n'eſt pas ſi deſagreable, qu'on ne me ſçache quelque gré de le donner au public.

PRE-

PREMIERE LETTRE.

IL est donc possible que vous ayez esté un moment en colere contre moy, & qu'avec une passion la plus tendre, & la plus delicate qui fut jamais, je vous aye donné un instant de chagrin. Helas! de quel remors ne serois-je point capable, si je manquois à la fidelité que je vous dois; puisque que je ne m'accuse que d'un excés de delicatesse, & que je ne puis me pardonner vostre couroux. Mais pourquoy faut-il qu'il me donne ce remors? n'ay-je pas eu raison de me plaindre, & n'offense-

rois-je pas voſtre propre paſſion, ſi j'avois pû ſouffrir ſans murmure que vous ayez la force de me laſcher quelque choſe. Hé! bon Dieu, je fais des reproches continuels, à mon ame, de ce qu'elle ne vous découvre pas aſſez l'ardeur de ſes mouvemens, & vous voulez me cacher tous les ſecrets de la voſtre. Quand mes regards ſont trop languiſſans, il me ſemble qu'ils ne ſervent que ma tendreſſe, & qu'ils volent quelque choſe à mon ardeur; s'ils ſont trop vifs, ma langueur leur fait les meſmes reproches, & avec les actions du monde les plus parlantes, je croy n'en pas aſſez dire, pendant que vous me faites des reſerves d'une bagatelle. Hà! que ce procedé m'a touchée, & que je vous aurois fait de pitié ſi vous aviez pû voir tout ce qu'il m'a fait penſer. Mais pourquoy ſuis-je ſi curieuſe, pourquoy veux je lire dans une ame où je ne trouverois que de la tiedeur, & peut-eſtre de l'infidelité; c'eſt voſtre honneſteté propre qui

qui vous rend si reservé, & je vous ay de l'obligation de vostre mystere. Vous voulez m'épargner la douleur de connoistre toute vostre indifference, & vous ne dissimulez vos sentimens que par pitié pour ma foiblesse. Helas! que ne m'avez vous paru tel dans les commencemens de nostre connoissance, peut-estre que mon cœur se fust reglé sur le vostre. Mais vous ne vous estes resolu à m'aimer avec peu d'empressement, que quand vous avez reconnû que j'en avois jusques à la fureur. Ce n'est pourtant pas par temperamment, que vous estes si retenu. Vous estes emporté; je l'éprouvay hier au soir. Mais, helas! vostre emportement n'est pas fait pour le couroux, & vous n'estes sensible qu'à ce que vous croyez des outrages. Ingrat, que vous a fait l'amour, pour estre si mal partagé; que n'employez vous cette impetuosité pour répondre à la mienne? pourquoy faut-il que ces démarches precipitées ne se

faſſent pas pour avancer les momens de noſtre felicité: & qui diroit en vous voyant ſi prompt à ſortir de ma chambre, quand le dépit vous en chaſſe, que vous eſtes ſi lent à y venir, quand l'amour vous y appelle. Mais je merite bien ce traittement; j'ay pû vous ordonner quelque choſe. Eſt-ce à un cœur tout à vous, à entreprendre de vous donner des loix. Allez, vous avez bien fait de l'en punir, & je devrois mourir de honte, d'avoir crû eſtre Maiſtreſſe d'aucun de mes mouvemens. Hà! que vous ſçavez bien comme il faut chaſtier cette eſpece de revolte. Vous ſouvient il de la tranquillité apparente avec laquelle vous m'offrîtes hier au ſoir de m'ayder à ne plus vous voir; avez vous bien pû m'offrir ce remede, ou pour mieux dire, m'avez vous crû capable de l'accepter. Car dans la delicateſſe de mon amour, il me ſeroit bien plus douloureux de me voir ſoupçonnée d'un crime, que de vous en voir commettre un.

un. Je ſuis plus jalouſe de ma paſſion, que de la voſtre; & je vous pardonnerois plus aiſement une infidelité, que le ſoupçon de me la voir faire. Oüy, c'eſt de moy-meſme que je veux eſtre contente plus-toſt que de vous. Ma tendreſſe m'eſt ſi precieuſe, & l'eſtime que je fais de vous, m'y fait trouver tant de gloire, que je ne ſçay point de plus grand crime que de vous en laiſſer douter. Mais comment en douteriez-vous, tout vous le perſuade, & dans voſtre cœur & dans le mien. Vous n'avez pas une negligence qui ne vous apprenne que je vous aime juſques à l'adoration; & l'amour m'a ſi bien appris l'Art de tirer du profit de toutes choſes, qu'il n'y a pas juſques à la retenuë de mes careſſes qui ne vous convainque de l'excés de ma paſſion. N'avez vous jamais remarqué cét effet de ma complaiſance. Combien de fois ay-je retenu les tranſports de ma joye à voſtre arrivée, parce qu'il me ſembloit remar-

quer dans vos yeux que vous me vouliez plus de moderation. Vous m'auriez fait grand tort, ſi vous n'aviez pas obſervé ma contrainte dans ces occaſions; Car ces ſortes de ſacrifices ſont les plus penibles pour moy, que je vous aye jamais fait. Mais je ne vous les reproche point, que m'importe que je ſois parfaitement heureuſe, pourveu que ce qui manque à mon bon-heur, augmente le voſtre. Si vous eſtiez plus empreſſé, j'aurois le plaiſir de me croire plus aimée; mais vous n'auriez pas celuy de l'eſtre tant: Vous croiriez devoir quelque choſe à voſtre Amour, & j'ay la gloire de voir que vous ne devez rien qu'à mon inclination: N'abuſez pourtant pas de cette generoſité amoureuſe, & n'allez pas vous aviſer de la pouſſer juſques à m'arracher le peu d'empreſſement qui vous reſte: au contraire, ſoyez genereux à voſtre tour, & venez me proteſter que le deſintereſſement de ma tendreſſe augmente la voſtre; que je ne hazarde rien,

rien, quand je croy mettre tout au hazard; & que vous estes aussi tendre, & aussi fidelle, que je suis tendrement & fidellement à vous.

SECONDE LETTRE.

SAns mentir, cette Dame d'hier au soir est bien laide, elle danse d'un méchant air, & le Comte de Cugne avoit eu grand tort de la dépeindre comme une belle personne. Comment pûtes vous demeurer si long temps auprés d'elle; il me sembloit à l'air de son visage, que ce qu'elle vous disoit n'estoit point spirituel. Cependant, vous avez causé avec elle une partie du temps que l'assemblée a duré, & vous avez eu la dureté de me dire, que sa conversation ne vous avoit pas déplû. Que vous disoit-elle donc

de si charmant? Vous apprenoit-elle des nouvelles de quelque Dame de France qui vous soit chere; ou si elle commençoit à vous le devenir elle-mesme. Car il n'y a que l'amour qui puisse faire soustenir une si longue conversation. Je ne trouvay point vos François nouveaux arrivez si agreables, j'en fus obsedée tout le soir; ils me dirent tout ce qu'ils pûrent imaginer de plus joly, & je voyois bien qu'ils l'affectoient, mais ils ne me divertirent point, & je croy que ce sont leurs discours qui m'ont causé la migraine effroyable, que j'ay euë toute la nuit; vous ne le sçauriez point, si je ne vous l'aprenois, vos gens sont occupez sans doute à aller sçavoir comme cette heureuse Françoise se trouve de la fatigue d'hier au soir; Car vous la fites assez danser pour la faire malade. Mais qu'a-t'elle de si charmant, la croyez-vous plus tendre, & plus fidelle qu'une autre, luy avez-vous trouvé une inclination plus prompte à vous vouloir

du

du bien, que celle que je vous ay fait paroiſtre ; Non ſans doute, cela ne ſe peut pas. Vous ſçavez bien que pour vous avoir veu paſſer ſeulement, je perdis tout le repos de ma vie, & que ſans m'arreſter à mon ſexe, & à ma naiſſance, je courus la premiere aux occaſions de vous voir une ſeconde fois. Si elle en a fait d'avantage, elle eſt à voſtre lever ce matin, & le petit Durino la trouvera ſans doute aſſiſe auprés de voſtre chevet. Je le ſouhaite pour voſtre felicité ; j'aime ſi fort voſtre joye, que je conſens à la faire toute ma vie au dépens de la mienne propre ; & ſi vous voulez regaler ce bel objet de la lecture de cette Lettre, icy vous le pouvez faire ſans ſcrupule. Ce que je vous écris ne ſera pas inutile à l'avancement de vos affaires ; j'ay un nom connû dans ce Royaume, on m'y a tousjours flatée de quelque beauté, & j'avois crû en avoir juſques au moment que voſtre mépris m'a deſabuſée. Propoſez-moy donc pour exemple

ple à voſtre nouvelle conqueſte, dites-luy que je vous ayme juſques à la folie, je veux bien en tomber d'accord, & j'aime mieux contribuer à ma perte par un aveu, que de nier une paſſion ſi chere. Oüy, je vous aime mille fois plus que moy-meſme; au moment que je vous écris, je ſuis jalouſe, je l'avouë, voſtre procedé d'hier a mis la rage dans mon cœur, & je vous croy infidelle, puis qu'il faut vous dire tout. Mais malgré tout cela, je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Je hay la Marquiſe de Furtado, de vous avoir donné l'occaſion, de voir cette nouvelle venuë; je voudrois que la Marquiſe de Caſtro n'eut jamais eſté, puiſque c'eſtoit à ces nopces que vous deviez me donner la douleur que je reſſens, je hay celuy qui a inventé la danſe; je me hay moy-meſme, & je hay la Françoiſe mille fois plus que tout le reſte enſemble; mais de tant de haines differentes, aucune n'a eu l'audace d'aller juſques à vous, vous me paroiſ-

roiſſez tousjours aimable. Sous quelque forme où je vous regarde, & juſques aux pieds de cette cruelle rivalle qui vient troubler toute ma felicité, je vous trouvois mille charmes qui n'ont jamais eſté qu'en vous. J'eſtois meſme ſi ſotte, que je ne pouvois m'empeſcher d'eſtre ravie qu'on vous les trouvaſt comme moy; & bien que je ſois perſuadée que c'eſt à cette opinion que je devray peut-eſtre la perte de voſtre cœur, j'aime mieux me voir condamnée à cét abiſme de deſeſpoir, que de vous ſouhaiter une loüange de moins. Mais comment eſt ce que l'amour peut faire pour accorder tant de choſes oppoſées; car il eſt certain qu'on ne peut pas avoir plus de jalouſie pour tout ce qui vous approche que j'en ay, & cependant j'irois au bout du monde vous chercher de nouveaux admirateurs. Je hay cette Françoiſe d'une haïne ſi acharnée, qu'il n'y a rien de ſi cruel que je ne me croye capable de faire pour la détruire; & je luy

luy ſouhaiterois la felicité d'eſtre aimée de vous, ſi je penſois que cét amour vous rendit plus heureux que vous ne l'eſtes. Oüy, je ſens bien que j'aime tant voſtre joye, je me trouve ſi heureuſe quand je vous voy content, que s'il faloit immoler tout le plaiſir de ma vie à un inſtant du voſtre, ne le ferois ſans balancer. Pourquoy n'eſtes vous pas comme cela pour moy ? Hà! que ſi vous m'aimez autant que je vous aime, que nous aurions de bonheur l'un & l'autre, voſtre felicité feroit la mienne, & la voſtre en ſeroit bien plus parfaite. Aucune perſonne ſur la terre n'a tant d'amour dans le cœur que j'en ay ; nulle ne connoiſt ſi bien ce que vous valez, & vous me ferez mourir de pitié. Si vous eſtes capable de vous attacher à quelqu'autre, aprés avoir eſté accouſtumé à mes manieres d'aimer ; croyez moy, mon cher, vous ne ſçauriez eſtre heureux qu'avec moy. Je connois les autres femmes par moy-meſme, & je ſens bien

bien que l'amour n'a fait naiſtre que moy ſur la terre pour vous. Dequoy deviendroit toute voſtre delicateſſe, ſi elle ne trouvoit plus mon cœur pour y répondre ; ces regards ſi eloquens & ſi bien entendus, ſeroient-ils ſecondez par d'autres yeux comme ils le ſont par les miens. Non ! cela n'eſt pas poſſible, ſeuls nous ſçavons bien aimer, & nous mourrions de chagrin l'un & l'autre, ſi nos deux ames avoient trouvé quelque aſſortiment qui n'euſt pas eſté elles-meſmes.

TROISIESME LETTRE.

QUand donc finira voſtre abſence : paſſerez-vous encore aujourd'huy ſans revenir à Lisbonne, & ne vous ſouvenez-vous point qu'il y a déſja deux jours que

vous

vous eſtes party. Pour moy, je penſe que vous avez envie de me trouver morte à voſtre retour, & c'eſt moins pour accompagner le Roy à la viſite des Vaiſſeaux, que vous avez quitté la Cour, que pour vous deffendre d'une Maîtreſſe incommode. En effet, je le ſuis au dernier point, il faut en tomber d'accord; je ne ſuis jamais contente ny de vous, ny de moy-meſme. Une abſence de vingt-quatre heures me met à la mort, & ce qui ſeroit un excés de felicité pour une autre, n'en eſt pas touſiours une pour moy; tantoſt il me ſemble que vous n'en avez pas aſſez, d'autrefois je vous en trouve tant que je crains de ne la pas faire toute ſeule, & il n'y a pas juſques à mes tranſports qui ne me chagrinent, quant je croy m'appercevoir que vous ne les remarquez pas aſſez bien. Vos diſtractions me font peur; je voudrois vous voir tout renfermé dans vous-meſme, lors que j'y fais tout ce qui s'y paſſe; & quand vous manquez à en ſortir pour exa-

examiner mes emportemens, vous me mettez au deſeſpoir. Je ne ſuis pas ſage, je l'avoüe ; mais le moyen de l'eſtre, eſt d'avoir autant d'amour que j'en ay. Je ſçay bien qu'il ſeroit de la raiſon d'eſtre en repos au moment que j'écris, vous n'eſtes qu'à deux pas de la ville, voſtre devoir vous y retient, & la maladie de mon frere, m'auroit empeſchée de vous voir, depuis que vous eſtes abſent ; de plus, il n'y a point de femmes où vous eſtes, & c'eſt une grande inquietude hors de mon cœur : Mais, helas ! qu'il y en eſt reſté d'autres, & qu'il eſt vray qu'une Amante ſe fait des tourmens de toutes choſes, quand elle aime autant que je fais ; ces armes, ces vaiſſeaux, cét équipage de guerre vont vous deſaccouſtumer des plaiſirs pacifiques de l'amour ; peut-eſtre à l'heure qu'il eſt, vous enviſagez le moment de noſtre ſeparation, comme un mal-heur infaillible, & vous commencez à donner des raiſons à voſtre cœur pour l'y faire reſoudre.

Hà !

Hà! la veuë des plus grandes beautez de l'Europe, ne ſeroit pas ſi funeſte pour moy, que celle de nos canons, s'il eſt vray qu'ils produiſent cét effet ſur voſtre eſprit. Ce n'eſt pas que je vueille combattre voſtre devoir, j'aime voſtre gloire, plus que je ne m'aime moy-meſme, & que je ſçay bien que vous n'eſtes pas né pour paſſer tous vos jours auprés de moy : Mais je voudrois què cette neceſſité vous donnaſt autant d'honneur qu'elle m'en donne, que vous n'y puiſſiez ſonger ſans trembler, & que toute inévitable qu'une ſeparation vous doive paroiſtre, vous ne puiſſiez croire de la ſupporter ſans mourir. Ne m'accuſez pas toutefois d'aimer à voir voſtre deſeſpoir, vous ne verſerez jamais une larme que je ne vouluſſe eſſuyer. Je ſeray la premiere à vous prier de ſupporter courageuſement, ce qui m'arrachera la vie par un excez de douleur, & je ne me conſolerois pas d'avoir eſté au monde, ſi je croyois que mon ab-

abſence vous laiſſaſt ſans conſolation : Que veux-je donc, je n'en ſçay rien, je veux vous aimer toute ma vie, juſques à l'adoration ; je veux, s'il ſe peut, que vous m'aimiez de meſme : Mais on ne peut vouloir tout cela ſans vouloir en meſme temps eſtre la plus folle de toutes les femmes : Que cette folie ne vous dégoute pas de moy, je n'en ay jamais eſté capable que pour vous, & je ne le voudrois pas la changer pour la plus ſolide ſageſſe, s'il falloit que pour eſtre ſage, vous aimer un peu moins que je ne fais. Voſtre eſprit a mille charmes, vous m'avez dit que vous en trouvez autant dans le mien. Mais je renoncerois à tous deux, il s'oppoſoit au progrés de noſtre folie. C'eſt l'amour qui doit regner ſur toutes les fonctions de noſtre ame. Tout ce qui eſt en nous, doit eſtre fait pour luy ; & pourveu qu'il ſoit ſatisfait, il m'eſt indifferent que la raiſon ſe plaigne. Avez vous eſté de ce ſentiment depuis que je ne vous ay veu, je trem-

ble

ble de peur que vous n'ayez eu toute liberté de voſtre eſprit. Mais ſeroit-il poſſible qu'il vous en fuſt reſté en parlant d'une guerre qui doit vous éloigner de moy? Non, vous n'eſtes pas capable de cette trahiſon, vous n'aurez pas veu un ſoldat qui ne vous ait arraché un ſoûpir,& j'auray le plaiſir d'entendre dire à voſtre retour, que voſtre eſprit eſt journalier, & que vous n'en avez point eu pendant voſtre voyage. Pour moy, je ſuis aſſeurée que perſonne ne vous parlera de moy, qui ne m'accuſe de ce deffaut, je die des extravagances qui eſtonnent tous ceux qui m'entendent; & ſi la maladie de mon frere n'authoriſoit mes égaremens, on croiroit parmy mon domeſtique, que je ſuis devenuë inſenſée, il ne s'en faut guere que je ne la ſois auſſi; vous pouvez juger du déreglement de mon eſprit par celuy de cette Lettre; mais voilà comme vous devez m'en vouloir: Les ravages que voſtre abſence a fait ſur mon viſage, doivent

vous

vous paroiſtre plus agreable que la fraiſcheur du plus beau teint, & je me trouverois bien horrible, ſi trois jours de la privation de voſtre veuë ne m'avoient point enlaidie ? Que deviendray-je donc, ſi je le perds pour ſix mois. Helas ! on ne s'appercevra point du changement de ma perſonne; car je mourray en ſeparant de vous. Mais il me ſemble entendre quelque bruit dans les ruës, & mon cœur m'anonce que c'eſt le bruit de voſtre retour. Hà ! mon Dieu, je n'en puis plus, ſi c'eſt vous qui arrivez, & que je ne puiſſe vous voir en arrivant, je vais mourir d'inquietude & d'impatience, & ſi vous n'arrivez pas aprés l'eſperance que je viens de concevoir, le trouble & la revolution des mouvemens de mon ame, vont m'oſter le ſentiment.

QUA-

QUATRIESME LETTRE.

QUoy, vous ſerez touſiours froid & pareſſeux, & rien ne pourra troubler voſtre tranquillité; que faut-il donc faire pour l'ébranler, faut-il jetter dans les bras d'un Rival à voſtre veuë; car hors ce dernier effet d'inconſtance que mon amour ne me permettra jamais, je croyois vous avoir deû faire apprehender tous les autres. J'ay receu la main du Duc d'Almeyda à la promenade; j'ay affecté d'eſtre auprés de luy pendant le ſouper. Je l'ay regardé tendrement toutes les fois que vous avez pû le remarquer, je luy ay meſme dit des bagatelles à l'oreille que vous pouviez prendre pour des choſes d'importance, & je n'ay pû vous faire chan-

changer de visage. Ingrat, avez vous bien l'inhumanité d'aimer si peu une personne qui vous aime tant ; mes soins, mes faveurs & ma fidelité, n'ont ils point merité un moment de vostre jalousie ; suis-je si peu precieuse pour celuy qui m'est plus precieux que mon repos, & que ma gloire, qu'il puisse enviſager ma perte sans frayeur. Helas ! l'ombre de la vostre me fait trembler ; vous ne jettez pas un regard sur une autre femme, qui ne me cause un frisson mortel ; vous n'accordez pas une action à la civilité la plus indifferente, qui ne me couste vingt-quatre heures de desespoir, & vous me voyez parler tout un soir à un autre à vostre veuë, sans témoigner la moindre inquietude. Hà ! vous ne m'avez jamais aimée, & je sçay trop bien comme on aime, pour croire que des sentimens si opposez aux miens, puissent l'appeller de l'amour ? Que ne voudrois-je point faire pour vous punir de cette froideur ; il y a des momens

où je ſuis ſi tranſportée de dépit, que je ſouhaitterois d'en aimer un autre. Mais quoy au milieu de ce dépit, je ne vois rien au monde d'aimable que vous. Hier meſme que vos tiedeurs vous eſtoient mille charmes pour mes yeux, je ne pouvois m'empécher d'admirer toutes vos actions; vos dédains avoient je ne ſçay quoy de grand, qui exprimoit le caractere de voſtre ame, & c'eſtoit de vous que je parlois à l'oreille du Duc, tant je ſuis peu la Maiſtreſſe des occaſions de vous offenſer, je mourois d'envie de vous voir faire quelque choſe qui me fournit un pretexte de vous faire une bruſquerie publique, mais comment aurois-je pû vous la faire, ma colere meſme eſt un excés d'amour, & dans le moment où je ſuis outré de rage pour voſtre tranquillité, je ſens bien que j'aurois des raiſons de la défendre, ſi je ne vous aimois juſqu'au déreglement. En effet, mon frere nous obſervoit, la moindre affectation que vous euſſiez té-

témoignée de me parler, m'auroit perduë: Mais ne pouviez-vous avoir de la jalousie, sans la faire remarquer, je me connois au mouvement de vos yeux, & j'aurois bien veu des choses dans vos regards, que le reste de la Compagnie n'y auroit pas veu comme moy. Helas ! je n'y vis jamais rien de tout ce que j'y cherchois ; j'avouë que j'y trouvay de l'amour ; mais estoit-ce de l'amour qui devoit y estre en ce temps-là; il falloit y trouver du dépit & de la rage, il falloit me contre-dire sur tout ce que je disois, me trouver laide, cajoller une autre Dame à ma veuë; enfin il falloit estre jaloux, puisque vous avez des sujets apparens de l'estre. Mais au lieu de ces effets naturels d'un veritable amour, vous me donnastes mille loüanges, vous prétastes la mesme main que j'avois donné au Duc, comme si elle n'avoit pas dû vous faire horreur; & je vis l'heure que vous alliez me feliciter sur ce que le plus honneste homme de nostre Cour

s'eſtoit attaché auprés de moy. Inſenſible que vous eſtes, eſt ce comme cela qu'on aime, & eſtes-vous aimé de moy de cette ſorte. Ah! ſi je vous avois crû ſi tiede, avant que de vous aimer comme je fais: mais quoy, quand j'aurois pû voir tout ce que je voy, & plus encore, s'il ſe peut, je n'aurois pû reſiſter au penchant de vous aimer, ç'a eſté une violence d'inclination dont je n'ay eſté la Maiſtreſſe; & puis quand je ſonge aux momens de plaiſirs que cette paſſion m'a cauſée, je ne puis me repentir de l'avoir conceuë. Que ne ferois-je point ſi j'eſtois contente de vous, puiſque je ſuis ſi tranſportée d'amour, dans le temps où j'ay le plus de ſujet de m'en plaindre; mais vous en ſçavez les differences, vous m'avez veu ſatisfaite, vous m'avez veu mécontente, je vous ay rendu des graces, je vous ay fait des plaintes, & dans la colere comme dans la reconnoiſſance, vous m'avez touſiours veu la plus paſſionnée de toutes les Amantes;

tes ; un ſi beau caractere ne vous donnera-t'il point d'émulation ? Aimez, mon cher Inſenſible, aimez autant que vous eſtes aimé, il n'y a de plaiſir veritable pour l'ame que dans l'amour, l'excez de la joye naiſt de l'excez de la paſſion, & la tiedeur fait plus de tort aux gens qui en ſont capables, qu'à ceux contre qui elle agit. Hà ! ſi vous aviez bien éprouvé ce que c'eſt qu'un veritable tranſport amoureux : Combien porteriez-vous d'envie à ceux qui le reſſentent. Je ne voudrois pas pour voſtre cœur meſme eſtre capable de voſtre tranquillité, je ſuis jalouſe de mes tranſports, comme du plus grand bien que j'aye jamais poſſedé, & j'aymerois mieux eſtre condamnée à ne vous voir de ma vie, qu'à vous voir ſans emportement.

CINQUIESME LETTRE.

EST-ce pour éprouver ma docilité que vous m'écrivez comme vous faites, ou s'il eſt poſſible que vous penſiez, tout ce que vous me mandez, pour me croire capable d'en aimer un autre: patience, bien que cette opinion bleſſe mortellement ma delicateſſe, je l'ay ſouvent euë de vous, moy qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Mais de croire cette infidelité conſommée, de me dire des injures, & de vouloir me perſuader que je ne vous verray jamais; Hà! c'eſt là ce que je ne ſçaurois ſupporter. J'ay eſté jalouſe, & quand on aime parfaitement on n'eſt point ſans jalouſie; mais je n'ay jamais eſté brutale, je n'ay jamais perdu voſtre idée de veuë, & dans

dans le plus fort de mon dépit, je me ſuis touſiours ſouvenuë que vous eſtiez celuy que je ſoupçonnois. Hà! que je voy de défaut dans vôtre paſſion que vous ſçavez mal aimer, & qu'il eſt aiſé de concevoir que vous n'avez point d'amour dans le cœur, puiſque tout ce que vous laiſſez échapper ſans eſtude, eſt ſi peu digne du nom d'amour; Quoy, ce cœur que j'ay acheté de tout le mien, ce cœur que tant de tranſports & tant de fidelité m'ont fait meriter, & que vous m'avez aſſuré que je poſſedois, eſt capable de m'ofenſer de cette ſorte. Ses premiers mouvemens ſont des injures, & quand vous le laiſſez agir ſur ſa foy, il ne m'exprime que des outrages. Allez, ingrat que vous eſtes; je veux vous laiſſer vos ſoupçons, pour vous punir de les avoir conçeus; il vous devoit eſtre aſſez doux de me croire tendre & fidele, pour faire voſtre tourment d'en douter; il me ſeroit aiſé de vous guerir, & la liberté de vous offenſer ne m'eſt

que trop interdite pour mon repos. Mais je veux vous laiſſer une erreur qui me vange, & ſi vous en croyez mon reſſentiment, toutes vos conjectures ſont juſtes, & je ſuis la plus infidelle de toutes les femmes. Je n'ay pourtant point veu l'homme qui cauſe voſtre jalouſie; la Lettre qu'on pretend eſtre de moy n'en eſt pas, & il n'y a point d'épreuve où je ne puſſe me ſoûmettre ſans crainte, s'il me plaiſoit de vous donner cette ſatisfaction. Mais pourquoy vous la donnerois-je, eſt ce par des invectives qu'on l'obtient, & n'auriez-vous pas ſujet de me croire auſſi laſche que vous me dépeignez, ſi vous deviez ma juſtification à vos menaces? Vous ne me verrez plus, dites vous, vous ſortez de Lisbonne, de peur d'eſtre aſſez mal-heureux pour me rencontrer, & vous poignarderiez le meilleur de vos amis, s'il vous faiſoit la trahiſon de vous amener chez moy. Cruel! que vous a donc fait ma veuë, pour vous eſtre ſi inſupportable? Elle

ne

ne vous a jamais annoncé que des plaisirs, vous n'avez jamais rencontré dans mes yeux, que de l'amour, & de l'empreſſement de vous le témoigner; eſt-ce là dequoy vous obliger à quitter Lisbonne pour ne plus me voir? Ne partez point ſi vous n'avez que cette raiſon qui vous y oblige, je vous épargneray la peine de m'éviter, auſſi bien c'eſt à moy à fuïr, & non pas à vous. Ma veuë ne vous a couſté que l'indulgence de vous laiſſer aimer, & la voſtre me couſte toute la gloire, & tout le repos de ma vie. J'avouë qu'elle en a ſouvent fait la joye auſſi. Quand je me repreſente l'émotion ſecrete que je reſſentois, lors que je croyois diſcerner vos pas dans une promenade; la douce langueur qui s'emparoit de tous mes ſens, quand je rencontrois vos regards, & le tranſport inexprimable de mon ame, lors que nous avions la liberté d'un moment d'entretien. Je ne ſçay comme j'ay pû vivre avant que de vons voir, & comment je vivray,

quand je ne vous verray plus. Mais vous avez deû ſentir ce que j'ay ſenty; vous eſtiez aimé, & vous diſiez que vous aimiez, & cependant vous eſtes le premier à me propoſer de ne me voir plus. Hà! vous ſerez ſatisfait, & je ne vous verray de ma vie: J'aurois pourtant un plaiſir extréme à vous reprocher voſtre ingratitude, & il me ſemble que ma vengeance ſeroit plus entiere, ſi mes yeux & toutes mes actions vous confirmoient mon innocence. Elle eſt ſi parfaite, & le menſonge qu'on vous a fait, ſi aiſé à détruire, que vous ne pourriez me parler un quart d'heure ſans eſtre perſuadé de voſtre injuſtice, & ſans mourir de regret de l'avoir commiſe. Cette penſée m'a déſja ſollicitée deux ou trois fois de courir chez vous; je ne ſçay meſme ſi elle ne m'y conduira point malgré moy, avant la fin de la journée, car mon dépit eſt aſſez violent pour m'oſter la raiſon: Mais je m'eſtois fait une douce habitude de vous eſtudier, que

je

je crains de vous déplaire par cét éclat. Je vous ay touſiours veu pratiquer une diſcretion ſans égale ; vous avez eu plus de ſoin de ma reputation que moy-méme, & vous avez quelquefois porté vos precautions juſques à me forcer de m'en plaindre. Que diriez-vous ſi je faiſois quelque choſe qui découvriſt noſtre intrigue, & qui me ſcandaliſaſt parmy les gens d'honneur ? Vous auriez du mépris pour moy, & je mourrois ſi je vous en croyois capable : Car quoy qu'il arrive, je veux touſiours eſtre eſtimée de vous. Plaignez vous, dites-moy des injures, faites moy des trahiſons, haïſſez moy, puiſque vous le pouvez, mais ne me mépriſez jamais. Je puis vivre ſans vôtre amour, dés l'inſtant que cét amour ne fera plus voſtre felicité ; mais je ne puis vivre ſans voſtre eſtime, & je croy que c'eſt par cette raiſon que j'ay tant d'impatience de vous voir : Car il n'eſt pas poſſible que ce ſoit par un effet de tendreſſe ; je ſerois bien inſenſée d'ai-

mer un homme qui me traite comme vous me traitez. Cependant, à bien prendre voſtre colere, ce n'eſt qu'un excez de paſſion qui la cauſe, vous ne ſeriez pas ſi tranſporté ſi vous eſtiez moins amoureux. Hà! que ne puis-je me perſuader cette verité, que les outrages que vous m'avez faits me ſeroient chers. Mais non, je ne veux point me flatter de cette erreur agreable, vous eſtes coupable; quand vous ne le ſeriez pas, je veux le croire, afin de vous punir de me l'avoir laiſſé penſer. Je n'iray d'aujourd'huy dans aucun lieu où vous puiſſiez me voir; je paſſeray l'aprés-midy chez la Marquiſe de Caſtro qui eſt malade, & que vous ne voyez point. Enfin, je veux eſtre en colere, & voicy la derniere lettre que vous verrez jamais de moy.

SIXIESME LETTRE.

ESt ce bien moy-meſme qui vous écris; eſtes vous celuy que vous eſtiez autre fois; par quel prodige m'avez-vous marqué de l'amour ſans me donner de la joye? Je vous ay veu de l'empreſſement, & des dépits impatiens: J'ay leû dans vos yeux ces meſmes deſirs, où vous m'avez touſiours trouvée ſi ſenſible. Ils eſtoient auſſi ardens que quand ils faiſoient toute ma felicité; je ſuis auſſi tendre & auſſi fidelle que je la fus jamais, & cependant je me trouve tiede & nonchalante. Il ſemble que vous n'ayez fait qu'une illuſion à mes ſens, qui n'a pû paſſer juſqu'à mon cœur. Hà! que les reproches que vous vous eſtes attiré me coutent cher, & qu'un jour

jour de voſtre negligence me dérobe de tranſports. Je ne ſçay quel Demon ſecret m'inſpire ſans ceſſe, que c'eſt à ma colere que je dois vos tendreſſes, & qu'il y a plus de politique que de ſincerité dans les ſentimens que vous m'avez fait paroiſtre. Sans mentir, la delicateſſe eſt un don de l'amour, qui n'eſt pas touſiours auſſi precieux qu'on ſe le perſuade. J'avouë qu'elle aſſaiſonne les plaiſirs, mais elle aigrit terriblement les douleurs. Je m'imagine touſiours vous voir dans cette diſtraction qui m'a cauſé tant de ſoûpirs. Ne vous y trompez pas, mon cher, vos empreſſemens ſont toute ma felicité : mais ils feroient toute ma rage, ſi je croyois les devoir à quelqu'autre choſe, qu'au mouvement naturel de voſtre cœur. Je crains l'étude des actions, beaucoup plus que le froideur du temperament, & l'exterieur eſt pour les ames groſſieres un piege, où les ames delicates ne peuvent eſtre ſurpriſes. Vous diray-je toutes

mes

mes manies là-deſſus ? Ce fut hier l'excez de voſtre emportement, qui fit naiſtre tous mes ſoupçons : vous me ſembliez hors de vous,& je vous cherchois à travers de tout ce que vous paroiſſiez. O Dieu ! que ſerois-je devenuë ſi j'avois pû vous convaincre de diſſimulation ? je prefere voſtre paſſion à ma fortune,à ma gloire,& à ma vie; mais je ſupporterois plus aiſement les aſſeurances de voſtre haine, que les fauſſes apparences de voſtre amour. Ce n'eſt point au dehors que je m'arreſte; c'eſt aux ſentimens de l'ame, ſoyez froid, ſoyez negligent, ſoyez meſme leger ſi vous le pouvez; mais ne ſoyez jamais diſſimulé. La trahiſon eſt le plus grand crime qu'on puiſſe commettre contre l'amour ; & je vous pardonnerois plus volontiers une infidelité, que le ſoin que vous prendriez à me la déguiſer. Vous me diſtes hier au ſoir de grandes choſes, & j'aurois ſouhaité que vous euſſiez pû vous voir vous-meſme dans ce moment,

com-

comme je vous voyois. Vous vous ſeriez trouvé tout autre qu'à voſtre ordinaire. Voſtre air eſtoit encore plus grand qu'il ne l'eſt naturellement. Voſtre paſſion brilloit dans vos yeux, & elle les rendoit plus tendres & plus perçans : Je voyois que voſtre cœur venoit ſur vos levres. Helas! que je ſuis heureuſe, il n'y venoit point à faux; Car enfin je ne vous ſens que trop, & il n'eſt guere en mon pouvoir de vous ſentir moins. Le plaiſir d'aimer de toute mon ame, eſt un bien que je tien de vous, mais il ne vous eſt plus poſſible de me le ravir, je connois bien que je vous aymeray touſiours mal-gré moy, & je ſuis ſeure que je vous aymeray meſme mal-gré vous. Voilà des aſſeurances dangereuſes; mais quoy! vous n'avez pas un cœur qu'il faille retenir par la crainte, & je ne croyrois voſtre conqueſte guere aſſeurée, ſi je la conſervois que par là. L'honneſteté & la reconnoiſſance ſont comptées pour quelque choſe dans

dans l'amitié ; mais elles ne tiennent pas lieu beaucoup dans l'amour. Il faut ſuivre ſon cœur ſans conſulter ſa raiſon. La veuë de ce qu'on ayme enleve l'ame mal-gré qu'on en ait, au moins ſçay-je bien que voilà comme je ſuis pour vous. Ce n'eſt ny l'habitude de vous voir, ny la crainte de vous faſcher en ne vous voyant pas, qui m'oblige à rechercher voſtre veuë, c'eſt une avidité curieuſe qui part du cœur ſans art & ſans reflection. Je vous cherche ſouvent en des lieux où je ſuis aſſurée que je ne vous trouveray pas. Si vous eſtes comme cela pour moy, ſans doute que l'inſtinct de nos cœurs fera qu'ils ſe rencontreront par tout. Je ſuis forcée de paſſer la meilleure partie du jour dans un lieu où vous ne pouvez vous trouver. Mais abandonnons nous à noſtre paſſion; laiſſons nous guider à nos deſirs, & vous verrez que nous ne laiſſerons pas de paſſer agreablement le temps que nous ne pouvons eſtre enſemble.

SEP-

SEPTIESME LETTRE.

NE tenons pas nos sermens, mon cher, je vous prie, il couste trop de les observer, voyons nous,& que ce soit,s'il se peut, tout à l'heure. Vous m'avez soupçonnée d'infidelité, vous m'avez exprimé ces soupçons d'une maniere outrageante, mais je vous ayme plus que moy-mesme, & je ne puis vivre sans vous voir. A quoy bon de nous faire des absences volontaires, n'en avons-nous pas assez d'inévitables à éprouver: Venez rendre toute la joye à mon ame par un moment d'entretien en liberté. Vous me mandez que vous ne voulez me voir que pour me demander pardon; Ah! venez quand ce seroit pour me dire des injures; venez, je

vous

vous en conjure, j'ayme mieux voir vos yeux irritez, que de ne les point voir du tout. Mais, helas! je ne hazarde guere, quand je laiſſe ce choix dans voſtre diſpoſition : Je ſçay que je les verray tendres & brûlans d'amour, ils m'ont désja paru tels ce matin à l'Egliſe, j'y ay leu la confuſion de voſtre credulité, & vous avez deû voir dans les miens des aſſeurances de voſtre pardon. Ne parlons plus de cette querelle; ou ſi nous en parlons, que ce ſoit pour en éviter une pareille à l'avenir. Comment pourrions nous douter de noſtre amour, nous ne ſommes au monde que pour luy; Je n'aurois jamais eu le cœur que j'ay, s'il n'avoit deû eſtre plein de voſtre idée; vous n'auriez pas l'ame que vous avez, ſi vous n'aviez pas deû m'aymer; & ce n'eſt que pour vous aymer autant que vous eſtes aymable, & que pour m'aimer autant que vous eſtes aymé, que le Ciel nous a fait ſi capables d'amour l'un & l'autre. Mais dites-moy de grace,

ce, avez-vous ſenty tout ce que j'ay ſenty, depuis que nous feignons de nous vouloir du mal ? Car nous ne nous en ſommes jamais voulu ; nous n'en avons pas la force, & voſtre Eſtoile eſt plus puiſſante que tous les dépits. Grand Dieu ! que j'ay trouvé cette feinte penible que mes yeux ſe ſont faits de violence quand ils vous ont déguiſé leurs mouvemens, & qu'il faut eſtre ennemy de ſoy-meſme, pour ſe dérober un moment de bonne intelligence, quand on s'aime comme nous nous aimons ! Mes pas me portoient malgré moy où je devois vous rencontrer ; mon cœur qui s'eſt fait une habitude ſi douce d'épanchemens à voſtre rencontre, cherchoit mes yeux pour les répandre ; & comme je m'efforçois de les luy refuſer, il me donnoit des élans ſecrets qui ne peuvent eſtre compris que par ceux qui les ont eſprouvez. Il me ſemble que vous avez eſté tout de meſme, je vous ay trouvé dans des lieux où le hazard ne pouvoit vous

vous conduire; & s'il faut vous confier toutes mes vanitez, je n'ay jamais remarqué tant d'amour dans vos regards, que depuis que vous affectez de n'en plus laiſſer voir. Qu'on eſt inſenſé de ſe donner toutes ces gênes! Mais plûtoſt qu'on fait bien, de ſe monter ainſi ſon ame toute entiere. Je connoiſſois toute la tendreſſe de la voſtre, & j'aurois diſtingué ſes mouvemens amoureux entre ceux de toutes les autres ames; mais je ne connoiſſois ny voſtre colere, ny voſtre fierté. Je ſçavois bien que vous eſtiez capable de jalouſie, puiſque vous m'aimiez; mais je ne connoiſſois point la caractere que cette paſſion prenoit dans voſtre cœur. C'auroit eſté une trahiſon que de m'en laiſſer douter plus longtemps, & je ne puis m'empeſcher de vouloir du bien à voſtre injuſtice, puis qu'elle m'a fait faire une decouverte ſi importante. Je vous avois voulu jaloux, je vous l'ay trouvé; mais renoncez à voſtre jalouſie, comme je renonce à

ma

ma curioſité. Quelque figure que prenne un Amant, il n'y en a point de ſi avantageuſe pour luy, que celle d'un Amant heureux. C'eſt une grande erreur que de dire qu'un Amant eſt ſot quand il eſt content, ceux qui ne ſont pas aymables ſous cette forme, le ſeroient encore moins ſous une autre, & quand on n'a pas aſſez de delicateſſe pour profiter du caractere d'un Amant ſatisfait, c'eſt la faute du cœur, & non pas celle de la felicité. Haſtez-vous de venir me confirmer cette verité, mon cher, je vous en prie. Je ne ſerois pas ſi peu delicate, que d'en retarder l'inſtant par une ſi longue Lettre, ſi je ne ſçavois que vous ne pouvez me voir à l'heure que je vous écris. Quelque plaiſir que je trouve à vous entretenir de cette ſorte, je ſçay bien luy preferer celuy d'un autre entretien, il n'y a que moy qui gouſte le plaiſir de vous écrire, & vous partagez celuy de me voir. Mais quoy ? je ne puis avoir l'un qu'avec des ménage-

mens

mens de bien-ſeance, & j'ay l'autre quand il me plaiſt. Preſentement que tous les gens de noſtre maiſon repoſent, & ſe croyent peut-eſtre heureux de bien repoſer; je jouïs d'un bon-heur que le repos le plus profond ne ſçauroit me donner. Je vous écris, mon cœur vous parle, comme ſi vous deviez luy répondre, il vous immole ſes veilles avec ſon impatience. Ah! qu'on eſt heureux quand on aime parfaitement, & que je plains ceux qui anguiſſent dans l'oiſiveté, qui naiſt de la liberté. Bon jour, mon cher, le jour commence à paroiſtre, il auroit paru bien plûtoſt qu'à l'ordinaire, s'il avoit conſulté mon impatience; mais il n'eſt pas amoureux comme nous, il faut luy pardonner ſa lenteur, & taſcher à la tromper par quelques heures de ſommeil, afin de la trouver moins inſupportable.

F I N.

LETTRES D'UNE RELIGIEUSE PORTUGAISE, TRADUITES EN FRANCOIS.

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

AU LECTEUR.

I'Ay trouvé les moyens avec beaucoup de soin & de peine, de recouvrer une copie correcte de la traduction de cinq Lettres Portugaises, qui ont esté écrites à un Gentil-homme de qualité, qui servoit en Portugal. I'ay veu tous ceux qui se connoissent en sentimens, ou les loüer, ou les cher-

cher avec

avec tant d'empreſſement, que j'ay crû que je leur ferois un ſingulier plaiſir de les imprimer. Ie ne ſçay point le nom de celuy auquel on les a écrites, ny de celuy qui en a fait la traduction, mais il m'a ſemblé que je ne devois pas leur déplaire en les rendant publiques. Il eſt difficile qu'elles n'euſſent, enfin, parû avec des fautes d'impreſſion qui les euſſent défigurées.

PRE-

PREMIERE LETTRE.

CONSIDERE, mon amour, juſqu'à quel excez tu as manqué de prevoyance. Ah mal-heureux! tu a eſté trahy, & tu m'a trahie par des eſperances trompeuſes. Une paſſion, ſur laquelle tu avois fait tant de projets de plaiſirs, ne te cauſe preſentement qu'un mortel deſeſpoir, qui ne peut-eſtre comparé qu'à la cruauté de l'abſence, qui le cauſe. Quoy ? cette abſence, à laquelle ma douleur, toute ingenieuſe qu'elle eſt, ne peut donner un nom aſſez funeſte, me privera donc pour

touſiours de regarder ces yeux, dans leſquels je voyois tant d'amour, & qui me faiſoient connoiſtre des mouvemens, qui me combloient de joye, qui me tenoient lieu de toutes choſes, & qui enfin me ſuffiſoient? Helas! les miens ſont privez de la ſeule lumiere, qui les animoit, il ne leur reſte que des larmes, & je ne les ay employez à aucun uſage, qu'à pleurer ſans ceſſe, depuis que j'appris que vous eſtiez enfin reſolu à un éloignement, qui n'eſt ſi inſupportable, qu'il me fera mourir en peu de temps. Cependant il me ſemble que j'ay quelque attachement pour des mal-heurs, dont vous eſtes la ſeule cauſe: Je vous ay deſtiné ma vie auſſi toſt que je vous ay veu; & je ſens quelque plaiſir en vous la ſacrifiant. J'envoye mille fois le jour mes ſoûpirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, & ils ne me rapportent pour toute recompenſe de tant d'inquietudes, qu'un advertiſſement trop ſincere, que me donne ma mauvaiſe

fortu-

fortune, qui a la cruauté de ne souffrir pas, que je me flatte, & qui me dit à tous momens; Ceſſe, ceſſe Mariane infortunée de te conſumer vainement : & de chercher un Amant que tu ne verras jamais; qui a paſſé les Mers pour te fuïr, qui eſt en France au milieu des plaiſirs, qui ne penſe pas un ſeul moment à tes douleurs, & qui te diſpenſe de tous ces tranſports, deſquels il ne te ſçait aucun gré ? mais non je ne puis me reſoudre à juger ſi injurieuſement de vous, & je ſuis trop interreſſée à vous juſtifier : Je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne ſuis-je pas aſſez mal-heureuſe ſans me tourmenter par de faux ſoupçons ? Et pourquoy ferois-je des efforts pour ne me plus ſouvenir de tous les ſoins, que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ay eſté ſi charmée de tous ces ſoins, que je ſerois bien ingrate, ſi je ne vous aymois avec les meſmes emportemens que ma paſſion me donnoit, quand je

joüiſſois des témoignages de la voſtre. Comment ſe peut il faire que les ſouvenirs des momens ſi agreables, ſoient devenus ſi cruels? & faut-il que contre leur nature, ils ne ſervent qu'à tyranniſer mon cœur? Helas! voſtre derniere lettre le reduiſit en un eſtrange état: il eut des mouvemens ſi ſenſibles, qu'il fit, ce ſemble, des effort, pour ſe ſeparer de moy, & pour vous aller trouver: Je fus ſi accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeuray plus de trois heures abandonnée de tous mes ſens: je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous: puis que je ne puis la conſerver pour vous, je revis enfin, malgré moy la lumiere, je me flatois de ſentir que je mourois d'amour; & d'ailleurs j'eſtois bien-aiſe de n'eſtre plus expoſée à voir mon cœur déchiré par la douleur de voſtre abſence. Aprés ces accidens, j'ay eu beaucoup de differentes indiſpoſitions: mais, puis je jamais eſtre ſans maux, tant

que

que je ne vous verray pas ? Je les ſupporte cependant ſans murmurer, puis qu'ils viennent de vous. Quoy ? eſt-ce là la recompenſe, que vous me donnez, pour vous avoir ſi tendrement aimé ? Mais il n'importe, je ſuis reſoluë à vous adorer toute ma vie, & à ne voir jamais perſonne ; & je vous aſſeure que vous ferez bien auſſi de n'aimer perſonne. Pourriez vous eſtre content d'une paſſion moins ardente que la mienne? Vous trouverez, peut-eſtre, plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois, que j'eſtois aſſez belle) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, & tout le reſte n'eſt rien. Ne rempliſſez plus vos lettres de choſes inutiles, & ne m'eſcrivez plus de me ſouvenir de vous ? Je ne puis vous oublier, & je n'oublie pas auſſi, que vous m'aviez fait eſperer, que vous viendriez paſſer quelque temps avec moy. Helas! pourquoy n'y voulez vous pas paſſer toute voſtre vie ? S'il m'eſtoit poſſible de ſortir de ce

mal-heureux Cloiſtre, je n'attendrois pas en Portugal l'effet de vos promeſſes : j'irois, ſans garder aucune meſure, vous chercher, vous ſuivre, & vous aimer par tout le monde : je n'oſe me flatter que cela puiſſe eſtre, je ne veux point nourrir une eſperance, qui me donneroit aſſeurement quelque plaiſir, & je ne veux plus eſtre ſenſible qu'aux douleurs. J'avouë cependant que l'occaſion, que mon frere m'a donnée de vous eſcrire, a ſurpris en moy quelques mouvemens de joye, & qu'elle a ſuſpendu pour un moment le deſeſpoir, où je ſuis. Je vous conjure de me dire, pourquoy vous vous eſtes attaché à m'enchanter, comme vous avez fait, puiſque vous ſçaviez bien que vous deviez m'abandonner? Et pourquoy avez vous eſté ſi acharné à me rendre malheureuſe? que ne me laiſſiez vous en repos dans mon Cloiſtre? vous avois-je fait quelque injure? Mais je vous demande pardon : je ne vous impute rien;

rien : je ne ſuis pas en eſtat de penſer à ma vengeance, & j'accuſe ſeulement la rigueur de mon deſtin. Il me ſemble que nous ſeparant, il nous a fait tout le mal, que nous pouvions craindre ; il ne ſçauroit ſeparer nos cœurs ; l'amour qui eſt plus puiſſant que luy, les a unis pour toute noſtre vie. Si vous prenez quelque intereſt à la mienne, eſcrivez moy ſouvent. Je merite bien que vous preniez quelque ſoin de m'apprendre l'eſtat de voſtre cœur, & de voſtre forme, ſur tout venez me voir. Adieu, je ne puis quitter ce papier, il tombera entre vos mains, je voudrois bien avoir le méme bon-heur : Helas ! inſenſée que je ſuis, je m'apperçois bien que cela n'eſt pas poſſible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez moy touſiours ; & faites moy ſouffrir encore plus de maux.

SECONDE LETTRE.

IL me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentimens de mon cœur, de tascher de vous les faire connoistre en les écrivant : que je serois heureuse, si vous en pouviez bien juger par la violence des vostres! mais je ne dois pas m'en rapporter à vous, & je ne puis m'empescher de vous dire, bien moins vivement, que je ne le sens, que vous ne devriez pas me mal traitter, comme vous faites, par un oubly, qui me met au desespoir, & qui est mesme honteux pour vous; il est bien juste au moins, que vous souffriez que je me plaigne des mal-heurs, que j'avois bien preveus, quand je vous vis reso-

lu

lu de me quitter : je connois bien que je me ſuis abuſée, lors que j'ay penſé, que vous auriez un procedé de meilleure foy, qu'on n'a accouſtumé d'avoir, parce que l'excez de mon amour me mettoit, ce ſemble, au deſſus de toutes ſortes de ſoupçons, & qu'il meritoit plus de fidelité, qu'on n'en trouve d'ordinaire : mais la diſpoſition, que vous avez à me trahir, l'emporte enfin ſur la juſtice, que vous devez à tout ce que j'ay fait pour vous, je ne laiſſerois pas d'eſtre bien malheureuſe, ſi vous ne m'aymiez, que parce que je vous ayme, & je voudrois tout devoir à voſtre ſeule inclination, mais je ſuis ſi éloignée d'eſtre en cét eſtat, que je n'ay pas receu une ſeule lettre de vous depuis ſix mois : j'attribuë tout ce mal-heur à l'aveuglement, avec lequel je me ſuis abandonnée à m'attacher à vous : ne devois-je pas prevoir que mes plaiſirs finiroient pluſtoſt que mon amour ? pouvois je eſperer, que vous demeureriez toute

voſtre vie en Portugal, & que vous renonceriez à voſtre fortune & à voſtre Pays, pour ne penſer qu'à moy? mes douleurs ne peuvent recevoir aucun ſoulagement, & le ſouvenir de mes plaiſirs me comble de deſeſpoir: Quoy! tous mes deſirs ſeront donc inutiles, & je ne vous verray jamais en ma chambre avec toute l'ardeur, & tout l'emportement, que vous me faiſiez voir? mais helas! je m'abuſe, & je ne connois que trop, que tous les mouvemens, qui occupoient ma teſte, & mon cœur, n'eſtoient excitez en vous, que par quelques plaiſirs, & qu'ils finiſſoient auſſi-toſt qu'eux; il falloit que dans ces momens trop heureux j'appellaſſe ma raiſon à mon ſecours, pour moderer l'excez funeſte de mes delices, & pour m'annoncer tout ce que je ſouffre preſentement: mais je me donnois toute à vous, & je n'eſtois pas en eſtat de penſer à ce qui eût pû empoiſonner ma foy, & m'empeſcher de joüyr pleinement des témoi-

gna-

gnages ardens de voſtre paſſion ; je m'appercevois trop agreablement, que j'eſtois avec vous pour penſer que vous ſeriez un jour éloigné de moy: je me ſouviens pourtant de vous avoir dit quelquefois, que vous me rendriez mal-heureuſe : mais ces frayeurs eſtoient bien toſt diſſipées, & je prenois plaiſir à vous les ſacrifier, & à m'abandonner à l'enchantement, & à la mauvaiſe foy de vos proteſtations : je voy bien le remede à tous mes maux, & j'en ſerois bien-toſt delivrée, ſi je ne vous aymois plus : mais, helas! quel remede ; non j'ayme mieux ſouffrir encore davantage, que vous oublier. Helas! cela dépend t'il de moy? Je ne puis me reprocher d'avoir ſouhaité un ſeul moment de ne vous plus aymer : vous eſtes plus à plaindre, que je ne ſuis, & il vaut mieux ſouffrir tout ce que je ſouffre, que de joüir des plaiſirs languiſſans, que vous donnent vos Maîtreſſes de France : je n'envie point voſtre indifference, & vous me fai-

faites pitié : Je vous défie de m'oublier entierement : Je me flatte de vous avoir mis en eſtat de n'avoir ſans moy, que des plaiſirs imparfaits, & je ſuis plus heureuſe que vous, puiſque je ſuis plus occupée. L'on m'a fait depuis peu Portiere en ce Convent: tous ceux qui me parlent, croyent que je ſuis folle, je ne ſçay ce que je leur répons : Et il faut que les Religieuſes ſoyent auſſi inſenſées que moy, pour m'avoir cru capable de quelque ſoin. Ah! j'envie le bon-heur * d'Emanuël, & de Franciſque; pourquoy ne ſuis-je pas inceſſamment avec vous, comme eux ? je vous aurois ſuivy, & je vous aurois aſſeurement ſervy de meilleur cœur, je ne ſouhaite rien en ce monde, que vous voir; au moins ſouvenez vous de moy ? je me contente de voſtre ſouvenir : mais je n'oſe m'en aſſeurer. Je ne bornois pas mes eſperances à voſtre ſouvenir, quand je vous voyois tous les jours : mais vous

* *Deux petits Laquais Portugais.*

vous m'avez bien apris, qu'il faut que je me ſoûmette à tout ce que vous voudrez : cependant je ne me repens point de vous avoir adoré, je ſuis bien-aiſe, que vous m'ayez ſeduite : voſtre abſence rigoureuſe, & peut eſtre eternelle, ne diminuë en rien l'emportement de mon amour: je veux que tout le monde le ſçache, je ne fais point un myſtere, & je ſuis ravie d'avoir fait tout ce que j'ay fait pour vous contre toute ſorte de bien ſeance ; je ne mets plus mon honneur, & ma religion qu'à vous aymer éperduëment toute ma vie, puiſque j'ay commencé à vous aymer : je ne vous dis point toutes ces choſes, pour vous obliger à m'eſcrire. Ah ! ne vous contraignez point, je ne veux de vous, que ce qui viendra de voſtre mouvement, & je refuſe tous les témoignages de voſtre amour, dont vous pourriez vous empeſcher : j'auray du plaiſir à vous excuſer, parce que vous aurez, peut-eſtre, du plaiſir à ne pas prendre la pei-

peine de m'écrire : & je ſens une profonde diſpoſition à vous pardonner toutes vos fautes. Un Officier François a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France eſtoit faite : ſi cela eſt, ne pourriez vous pas me venir voir, & m'emmener en France ? Mais je ne le merite pas, faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne depend plus de la maniere, dont vous me traiterez ; depuis que vous eſtes party, je n'ay pas eu un ſeul moment de ſanté, & je n'ay aucun plaiſir qu'en nommant voſtre nom mille fois le jour ; quelques Religieuſes, qui ſçavent l'eſtat deplorable, où vous m'avez plongée, me parlent de vous fort ſouvent : je ſors le moins qu'il m'eſt poſſible de ma chambre, où vous eſtes venu tant de fois, & je regarde ſans ceſſe voſtre portrait, qui m'eſt mille fois plus cher que ma vie, il me donne quelque plaiſir : mais il me donne auſſi bien de la douleur, lors

que

que je penſe que je ne vous reverray, peut-eſtre jamais ; pourquoy faut-il qu'il ſoit poſſible que je ne vous verray, peut-eſtre, jamais ? M'avez vous pour touſiours abandonnée ? Je ſuis au deſeſpoir, voſtre pauvre Mariane n'en peut plus, elle s'évanoüit en finiſſant cette Lettre. Adieu, adieu, ayez pitié de moy.

TROISIESME LETTRE.

QU'eſt-ce que je deviendray, & qu'eſt-ce que vous voulez que je faſſe ? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avois preveu : J'eſperois que vous m'écririez de tous les endroits, où vous paſſeriez, & que vos lettres ſeroient fort longues ; que vous ſouſtiendriez ma paſ-

paſſion par l'eſperance de vous revoir : qu'une entiere confiance en voſtre fidelité me donneroit quelque ſorte de repos, & que je demeurerois cependant dans une eſtat aſſez ſupportable ſans d'extrémes douleurs : j'avois meſme penſé à quelques foibles projets de faire tous les efforts, dont je ſerois capable, pour me guerir, ſi je pouvois connoiſtre bien certainement que vous m'euſſiez tout-à-fait oubliée ; voſtre éloignement, quelques mouvemens de devotion, la crainte de ruïner entierement le reſte de ma ſanté par tant de veilles, & par tant d'inquietudes ; le peu d'apparence de voſtre retour, la froideur de voſtre paſſion, & de vos derniers adieux ; voſtre depart, fondé ſur d'aſſez méchans pretextes, & mille autres raiſons, qui ne ſont que trop bonnes, & que trop inutiles, ſembloient me promettre un ſecours aſſez aſſeurée, s'il me devenoit neceſſaire : n'ayant enfin à combattre que contre moy-meſme,

je

je ne pouvois jamais me défier de toutes mes foibleſſes, ny apprehender tout ce que je ſouffre aujourd'huy: Helas! que je ſuis à plaindre, de ne partager pas mes douleurs avec vous, & d'eſtre toute ſeule mal-heureuſe: cette penſée me tuë, & je meurs de frayeur, que vous n'ayez jamais eſté extrémement ſenſible à tous nos plaiſirs: Oüy, je connois preſentement la mauvaiſe foy de tous vos mouvemens: vous m'avez trahie toutes les fois, que vous m'avez dit, que vous eſtiez ravy d'eſtre ſeul avec moy; je ne dois qu'à mes importunitez vos empreſſemens, & vos tranſports: vous aviez fait de ſens froid un deſſein de m'enflamer, vous n'avez regardé ma paſſion que comme une victoire, & voſtre cœur n'en a jamais eſté profondement touché: n'eſtes vous pas bien mal-heureux, & n'avez vous pas bien peu de delicateſſe, de n'avoir ſçeu profiter qu'en cette maniere de mes emportemens? Et comment eſt-il

poſ-

poſſible qu'avec tant d'amour je n'aye pû vous rendre tout-à-fait heureux ? je regrette pour l'amour de vous ſeulement les plaiſirs infinis, que vous avez perdus : faut-il que vous n'ayez pas voulu en joüir ? Ah ! ſi vous les connoiſſiez, vous trouveriez ſans doute qu'ils ſont plus ſenſibles, que celuy de m'avoir abuſée, & vous auriez eſprouvé, qu'on eſt beaucoup plus heureux, & qu'on ſent quelque choſe de bien plus touchant, quand on ayme violamment, que lors qu'on eſt aymé. Je ne ſçay, ny ce que je ſuis, ny ce que je fais, ny ce que je deſire : je ſuis déchirée par mille mouvemens contraires : Peut-on s'imaginer un eſtat ſi deplorable ? Je vous ayme éperduëment ; & je vous ménage aſſez pour n'oſer, peut eſtre, ſouhaiter que vous ſoyez agité des mémes tranſports : je me tuërois, ou je mourrois de douleur ſans me tuër, ſi j'eſtois aſſeurée que vous n'avez jamais aucun repos, que voſtre vié n'eſt que trou-

ble,

ble, & qu'agitation, que vous pleurez ſans ceſſe, & que tout vous eſt odieux; je ne puis ſuffire à mes maux; comment pourrois je ſupporter la douleur, que me donneroient les voſtres, qui me ſeroient mille fois plus ſenſibles? Cependant je ne puis auſſi me reſoudre à deſirer que vous ne penſiez point à moy; & à vous parler ſincerement, je ſuis jalouſe avec fureur de tout ce qui vous donne de la joye, & qui touche voſtre cœur, & voſtre gouſt en France. Je ne ſçay pourquoy e vous écris, je voy bien que vous urez ſeulement pitié de moy, & je ie veux point de voſtre pitié; j'ay ien du dépit contre moy-meſme, uand je fais reflexion ſur tout ce que e vous ay ſacrifié: j'ay perdu ma reutation, je me ſuis expoſée à la fuur de mes parens, à la ſeverité des ix de ce Païs contre les Religieuſes, à voſtre ingratitude, qui me paroiſt plus grand de tous les mal-heurs: cependant je ſens bien que mes remors

ne

ne ſont pas veritables, que je voudrois du meilleur de mon cœur, avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers, & que j'ay un plaiſir funeſte d'avoir hazardé ma vie & mon honneur; tout ce que j'ay de plus precieux ne devoit-il pas eſtre en voſtre diſpoſition? Et ne dois-je pas eſtre bien-aiſe de l'avoir employé, comme j'ay fait: il me ſemble meſme que je ne ſuis gueres contente ny de mes douleurs, ny de l'excez de mon amour, quoy que je ne puiſſe, helas! me flater aſſez pour eſtre contente de vous; je vis, infidelle que je ſuis, & je fais autant de choſes pour conſerver ma vie, que pour la perdre. Ah! j'en meurs de honte: mon deſeſpoir n'eſt donc que dans mes Lettres? Si je vous aimois autant que je vous l'ay dit mille fois, ne ſerois-je pas morte il y a long-temps? Je vous ay trompé, c'eſt à vous à vous plaindre de moy: Helas! pourquoy ne vous en plaignez vous pas? Je vous ay veu partir, je ne puis eſperer de vo

vous voir jamais de retour, & je reſpire cependant : je vous ay trahy, je vous en demande pardon : mais ne me l'accordez pas. Traittez moy ſeverement. Ne trouvez point que mes ſentimens ſoient aſſez violens ; Soyez plus difficile à contenter. Mandez moy que vous voulez que je meure d'amour pour vous ? Et je vous conjure de me donner ce ſecours, afin que je ſurmonte la foibleſſe de mon ſexe, & que je finiſſe toutes mes irreſolutions par un veritable deſeſpoir ; une fin tragique vous obligeroit ſans doute à penſer ſouvent à moy, ma memoire vous ſeroit chere, & vous ſeriez, peut-eſtre, ſenſiblement touché d'une mort extraordinaire ; ne vaut-elle pas mieux que l'Eſtat, où vous m'avez reduite ? Adieu, je voudrois bien ne vous avoir jamais veu. Ah ! je ſens vivement la fauſſeté de ce ſentiment, & je connois dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux eſtre mal-heureuſe en vous aimant,

mant, que de ne vous avoir jamais veu; je conſens donc ſans murmure à ma mauvaiſe deſtinée, puiſque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez moy de me regretter tendrement, ſi je meurs de douleur, & qu'au moins la violence de ma paſſion vous donne du dégouſt & de l'éloignement pour toutes choſes; cette conſolation me ſuffira, & s'il faut que je vous abandonne pour touſiours, je voudrois bien ne vous laiſſer pas à une autre. Ne ſeriez vous pas bien cruel de vous ſervir de mon deſeſpoir, pour vous rendre plus aimable, & pour faire voir, que vous avez donné la plus grande paſſion du monde? Adieu encore une fois, je vous écris des lettres trop longues, je n'ay pas aſſez d'égard pour vous, je vous en demande pardon, & j'oſe eſperer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre inſenſée qui ne l'eſtoit pas, comme vous ſçavez, avant qu'elle vous aimât. Adieu, il me ſemble que je vous par-

parle trop ſouvent de l'eſtat inſupor-table où je ſuis: cependant je vous remercie dans le fonds de mon cœur du deſeſpoir, que vous me cauſez, & je deteſte la tranquillité, où j'ay veſcu, avant que je vous connuſſe. Adieu, ma paſſion augmente à châque moment. Ah! que j'ay de choſes à vous dire.

QUATRIESME LETTRE.

VOſtre Lieutenant vient de me dire, qu'une tempeſte vous a obligé de relâcher au Roiaume d'Algarbe: je crains que vous n'ayez beaucoup ſouffert ſur la mer, & cette apprehenſion m'a tellement occupée, que je n'ay plus penſé à tous mes maux, eſtes vous bien perſuadé

que voſtre Lieutenant prenne plus de part que moy à tout ce qui vous arrive? Pourquoy en eſt-il mieux informé, & enfin pourquoy ne m'avez vous point écrit? Je ſuis bien mal-heureuſe, ſi vous n'en avez trouvé aucune occaſion depuis voſtre départ, & je la ſuis bien davantage, ſi vous en avez trouvé ſans m'écrire; voſtre injuſtice & voſtre ingratitude ſont extrémes: mais je ſerois au deſeſpoir, ſi elles vous attiroient quelque mal-heur, & j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent ſans punition, que ſi j'en eſtois vangée: je reſiſte à toutes les apparences, qui me devroient perſuader, que vous ne m'aimez gueres, & je ſens bien plus de diſpoſition à m'abandonner aveuglement à ma paſſion, qu'aux raiſons, que vous me donnez de me plaindre de voſtre peu de ſoin: que vous m'auriez épargné d'inquietudes, ſi voſtre procedé euſt eſté auſſi languiſſant les premiers jours, que je vous vis, qu'il m'a parû depuis quelque temps! mais

qui

ui n'auroit eſté abuſée, comme moy, ar tant d'empreſſement, & à qui 'euſſent-ils paru ſinceres? Qu'on a e peine à ſe reſoudre à ſoupçonner ong-temps la bonne foy de ceux ju'on aime! je voy bien que la moin- lre excuſe vous ſuffit, & ſans que ous preniez le ſoin de m'en faire, l'a- nour que j'ay pour vous, vous ſert ſi idelement, que je ne puis conſentir à ous trouver coupable, que pour oüir du ſenſible plaiſir de vous juſti- ier moy meſme. Vous m'avez con- ommée par vos aſſiduitez, vous m'a- ez enflamée par vos tranſports, vous n'avez charmée par vos complaiſan- es, vous m'avez aſſeurée par vos ſer- nens, mon inclination violente m'a éduite, & les ſuites de ces commen- emens ſi agreables, & ſi heureux ne ont que des larmes, que des ſouſpirs, & qu'une mort funeſte, ſans que je uiſſe y porter aucun remede. Il eſt ray que j'ay eu des plaiſirs bien ſur- renans en vous aimant: mais il me

couſtent d'eſtranges douleurs, & tous les mouvemens, que vous me cauſez, ſont extrémes. Si j'avois reſiſté avec opiniâtreté à voſtre amour, ſi je vous avois donné quelque ſujet de chagrin, & de jalouſie pour vous enflammer davantage, ſi vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite, ſi j'avois enfin voulu oppoſer ma raiſon à l'inclination naturelle que j'ay pour vous, dont vous me fiſtes bien-toſt appercevoir (quoy que mes efforts euſſent eſté ſans doute inutiles) vous pourriez me punir ſeverement, & vous ſervir de voſtre pouvoir : mais vous me paruſtes aimable, avant que vous m'euſſiez dit, que vous m'aimiez, vous me témoignaſtes une grande paſſion, j'en fûs ravie, & je m'abandonnay à vous aymer éperduëment, vous n'eſtiez point aveuglé, comme moy, pourquoy avez vous donc ſouffert que je devinſſe en l'eſtat où je me trouve? qu'eſt ce que vous vouliez faire de tous mes emportemens,

mens, qui ne pouvoient vous eſtre que tres-importuns ? Vous ſçaviez bien que vous ne ſeriez pas touſiours en Portugal, & pourquoy m'y avez vous voulu choiſir pour me rendre ſi mal-heureuſe, vous euſſiez trouvé ſans doute en ce Païs quelque femme qui euſt eſté plus belle, avec laquelle vous euſſiez eu autant de plaiſir, puiſque vous n'en cherchiez que de groſſiers, qui vous eut fidelement aimé auſſi long-temps qu'elle vous eut veu, que le temps euſt pû conſoler de voſtre abſence, & que vous auriez pû quitter ſans perfidie, & ſans cruauté : ce procedé eſt bien plus d'un Tyran, attaché à perſecuter, que d'un Amant, qui ne doit penſer qu'à plaire : Helas ! Pourquoy exercez vous tant de rigueur ſur un cœur, qui eſt à vous ? Je voy bien que vous eſtes auſſi facile à vous laiſſer perſuader contre moy, que je l'ay eſté à me laiſſer perſuader en voſtre faveur ; j'aurois reſiſté, ſans avoir beſoin de tout mon amour, &

ſans m'appercevoir que j'euſſe rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raiſons, que ne peuvent eſtre celles, qui vous ont obligé à me quitter: elles m'euſſent parû bien foibles, & il n'y en a point, qui euſſent jamais pû m'arracher d'auprés de vous : mais vous avez voulu profiter des pretextes, que vous avez trouvez de retourner en France; un vaiſſeau partoit, que ne le laiſſiez vous partir? voſtre famille vous avoit eſcrit, ne ſçavez vous pas toutes les perſecutions, que j'ay ſouffertes de la mienne? Voſtre honneur vous engageoit à m'abandonner, ay-je pris quelque ſoin du mien? Vous eſtiez obligé d'aller ſervir voſtre Roy, ſi tout ce qu'on dit de luy, eſt vray, il n'a aucun beſoin de voſtre ſecours, & il vous auroit excuſé; j'euſſe eſté trop heureuſe, ſi nous avions paſſé noſtre vie enſemble: mais puiſqu'il falloit qu'une abſence cruelle nous ſeparât, il me ſemble que je dois eſtre bien-aiſe de n'avoir pas eſté in-

nfidele, & je ne voudrois pas pour
:outes les choſes du monde, avoir
:ommis une action ſi noire : Quoy !
rous avez connu le fonds de mon
:œur, & de ma tendreſſe, & vous a-
vez pû vous reſoudre à me laiſſer pour
jamais, & à m'expoſer aux frayeurs,
que je dois avoir, que vous ne vous
ſouvenez plus de moy, que pour me
ſacrifier à une nouvelle paſſion ? Je
voy bien que je vous aime, comme
une folle : cependant je ne me plains
point de toute la violence des mouve-
nens de mon cœur, je m'accouſtume
à ſes perſecutions, & je ne pourrois
vivre ſans un plaiſir, que je deſcou-
vre, & dont je joüis en vous aimant au
milieu de mille douleurs : mais je ſuis
ſans ceſſe perſecutée avec un extréme
deſagréement par la haïne, & par le
dégouſt que j'ay pour toutes choſes;
ma famille, mes amis & ce Convent,
ne ſont inſuportables ; tout ce que je
ſuis obligé de voir, & tout ce qu'il
faut que je faſſe de toute neceſſité,

m'eſt odieux : je ſuis ſi jalouſe de ma paſſion, qu'il me ſemble que toutes mes actions, & que tous mes devoirs vous regardent : Oüy, je fais quelque ſcrupule, ſi je n'employe tous les momens de ma vie pour vous ; que ferois-je, helas ! ſans tant de haïne, & ſans tant d'amour, qui rempliſſent mon cœur ? Pourrois-je ſurvivre à ce qui m'occupe inceſſamment, pour mener une vie tranquille & languiſſante ? Ce vuide & cette inſenſibilité ne peuvent me convenir. Tout le monde s'eſt apperceu du changement entier de mon humeur, de mes manieres, & de ma perſonne, ma Mere m'en a parlé avec aigreur, & enſuite avec quelque bonté, je ne ſçay ce que je luy ay répondu, il me ſemble que je luy ay tout avoüé. Les Religieuſes les plus ſeveres ont pitié de l'eſtat, où je ſuis, il leur donne meſme quelque conſideration, & quelque ménagement pour moy ; tout le monde eſt touché de mon amour, & vous demeurez dans

une

ne profonde indifference, ſans m'eſ-
rire que des lettres froides; pleines
e redites; la moitié du papier n'eſt
as remply, & il paroiſt groſſiere-
nent que vous mourez d'envie de les
voir achevées. Doña Brites me perſe-
uta ces jours paſſez pour me faire
ortir de ma chambre, & croyant me
livertir, elle me mena promener ſur
e Balcon, d'où l'on voit Mertola, je
a ſuivis, & je fûs auſſi-toſt frapée d'un
ouvenir cruel, qui me fit pleurer
out le reſte du jour: elle me ramena,
& je me jettay ſur mon lict où je fis
nille reflexions ſur le peu d'apparen-
e, que je voy de guerir jamais; ce
u'on fait pour me ſoulager, aigrit
na douleur, & je trouve dans les re-
nedes meſmes des raiſons particulie-
es de m'affliger, je vous ay veu ſou-
ent paſſer en ce lieu avec un air, qui
ne charmoit, & j'eſtois ſur ce Balcon
e jour fatal, que je commençay à
entir les premiers effets de ma paſſion
nal-heureuſe: il me ſembla que vous

vouliez me plaire, quoy que vous ne me connussiés pas : je me persuaday que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui estoient avec moy : je m'imaginay que lors que vous vous arrestiez, vous estiez bien aise, que je vous visse mieux, & j'admirasse vostre adresse, & vostre bonne grace, lors que vous poussiez vostre cheval, j'estois surprise de quelque frayeur, lors que vous le faisiez passer dans un endroit difficile : enfin je m'interessois secretement à toutes vos actions, je sentois bien que vous ne m'estiez point indifferent, & je prenois pour moy tout ce que vous faisiez : vous ne connoissez que trop les suites de ces commencemens & quoy que je n'aye rien à mesnager, je ne dois pas vous les escrire, de crainte de vous rendre plus coupable, s'il est possible que vous ne l'estes, d'avoir à me reprocher tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'estre fidele, vous ne le serez point : Puis-je esperer de mes let-

tres,

:res, & de mes reproches ce que mon amour & mon abandonnement n'ont pû ſur voſtre ingratitude ? Je ſuis trop aſſeurée de mon mal-heur, voſtre procedé injuſte ne me laiſſe pas la moindre raiſon d'en douter, & je dois tout apprehendre, puiſque vous m'avez abandonnée. N'aurez vous de charmes que pour moy, & ne paroiſtrez vous pas agreable à d'autres yeux ? Je croy que je ne ſeray pas fâchée que les ſentimens des autres juſtifient les miens en quelque façon, & je voudrois que toutes les femmes de France vous trouvaſſent aymable, qu'aucune ne vous aimât, & qu'aucune ne vous pluſt : ce projet eſt ridicule, & impoſſible : neantmoins j'ay aſſez éprouvé que vous n'eſtes gueres capable d'un grand enteſtement, & que vous pourrez bien m'oublier ſans aucun ſecours, & ſans y eſtre contraint par une nouvelle paſſion : peut eſtre, voudrois je que vous euſſiez quelque pretexte raiſonnable ? Il eſt vray, que je

ſe-

ſerois plus malheureuſe, mais vous ne ſeriez pas ſi coupable : je voy bien que vous demeurerez en France ſans de grands plaiſirs, avec une entiere liberté ; la fatigue d'un long voyage, quelque petite bien ſeance, & la crainte de ne répondre pas à mes tranſports vous retiennent : Ah ! ne m'apprehendez point ? Je me contenteray de vous voir de temps en temps, & de ſçavoir ſeulement que nous ſommes en meſme lieu : mais je me flatte, peut-eſtre, & vous ſerez plus touché de la rigueur & de la ſeverité d'une autre, que vous ne l'avez eſté de mes faveurs; eſt-il poſſible que vous ſerez inflammé par de mauvais traittements ? Mais avant que de vous engager dans une grande paſſion, penſez bien à l'excez de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diverſité de mes mouvemens, à l'extravagance de mes Lettres, à mes confiances, à mes deſeſpoirs, à mes ſouhaits, à ma jalouſie? Ah ! vous allez vous rendre mal-heu-

reux;

reux ; je vous conjure de profiter de l'eſtat où je ſuis, & qu'au moins ce que je ſouffre pour vous, ne vous ſoit pas inutile ? Vous me fites, il y a cinq ou ſix mois, une faſcheuſe confidence, & vous m'avouâtes de trop bonne foy, que vous aviez aimé une Dame en voſtre Païs : ſi elle vous empeſche de revenir, mandez-le moy ſans ménagement, afin que je ne languiſſe plus ; quelque reſte d'eſperance me ſouſtient encore, & je ſeray bien-aiſe (ſi elle ne doit avoir aucune ſuite) de la perdre tout-à-fait, & de me perdre moy-meſme ; envoyez moy ſon portrait avec quelqu'une de ſes Lettres. Et eſcrivez moy tout ce qu'elle vous dit. J'y trouverois, peut-eſtre, des raiſons de me conſoler, ou de m'affliger davantage, je ne puis demeurer plus long-temps dans l'eſtat où je ſuis, & il n'y a point de changement, qui ne me ſoit favorable : Je voudrois auſſi avoir le portrait de voſtre frere & de voſtre belle ſœur : tout ce qui vous eſt quel-

quelque choſe, m'eſt fort cher, & je ſuis entierement devoüée à ce qui vous touche : je ne me ſuis laiſſé aucune diſpoſition de moy-meſme : Il y a des momens, où il me ſemble que j'aurois aſſez de ſoûmiſſion pour ſervir celle, que vous aimez ; vos mauvais traittemens, & vos mépris m'ont tellement abatuë, que je n'oſe quelque fois penſer ſeulement, qu'il me ſemble que je pourrois eſtre jalouſe ſans vous déplaire, & que je croy avoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches: je ſuis ſouvent convaincuë, que je ne dois point vous faire voir avec fureur, comme je fais, des ſentimens, que vous deſavoüez. Il y a longtemps qu'un Officier attend voſtre Lettre, j'avois reſolu de l'eſcrire d'une maniere à vous la faire recevoir ſans dégouſt : mais elle eſt trop extravagante, il faut la finir : Helas ! il n'eſt pas en mon pouvoir de m'y reſoudre, il me ſemble que je vous parle, quand je vous eſcris, & que vous m'eſtes un peu

eu plus preſent : La premiere ne ſera as ſi longue, ny ſi importune, vous ourrez l'ouvrir & la lire ſur l'aſſeu- ance, que je vous donne, il eſt vray ue je ne dois point vous parler d'une aſſion, qui vous déplaiſt, & je ne ous en parleray plus. Il y aura un an ans peu de jours, que je m'abandon- ay toute à vous ſans ménagement : oſtre paſſion me paroiſſoit fort ar- ente, & fort ſincere, & je n'euſſe ja- ais penſé que mes faveurs vous euſ- ent aſſez rebuté, pour vous obliger à aire cinq cens lieuës, & à vous expo- er à des naufrages, pour vous en éloig- er ; perſonne ne m'eſtoit redevable l'un pareil traittement : vous pouvez ous ſouvenir de ma pudeur, de ma onfuſion & de mon deſordre, mais ous ne vous ſouvenez pas de ce qui ous engageroit à m'aimer mal-gré ous. L'Officier, qui doit vous porter ette Lettre, me mande pour la qua- riéme fois, qu'il veut partir, qu'il eſt preſſé, il abandonne ſans doute quel-

que

que mal-heureuſe en ce Païs. Adieu
j'ay plus de peine à finir ma Lettr
que vous n'en avez eu à me quitte
peut-eſtre, pour touſiours. Adieu,
n'oſe vous donner mille noms de ter
dreſſe, ny m'abandonner ſans cor
trainte à tous mes mouvemens :
vous aime mille fois plus que ma vi
& mille fois plus que je ne penſe ; qu
vous m'eſtes cher ! & que vous m'eſte
cruel ! vous ne m'eſcrivez point, j
n'a pû m'empeſcher de vous dir
encore cela ; je vay recommencer, &
l'Officier partira qu'importe, qu'i
parte, j'eſcris plus pour moy, qu
pour vous, je ne cherche qu'à m
ſoulager, auſſi bien la longueur de ma
lettre vous fera peur, vous ne la lirez
point, qu'eſt ce que j'ay fait pour eſtre
ſi mal heureuſe ? Et pourquoy avez
vous empoiſonné ma vie? Que ne ſuis-
je née en un autre Païs ? Adieu, par-
donnez moy. Je n'oſe plus vous prier
de m'aimer ; voyez où mon deſtin
m'a reduite ? Adieu.

CIN-

CINQUIESME LETTRE.

JE vous écris pour la derniere fois, & j'eſpere vous faire connoiſtre par la difference des termes, & de maniere de cette Lettre, que vous l'avez enfin perſuadée que vous ne l'aymiez plus, & qu'ainſi je ne dois plus vous aymer : Je vous renvoye-ay donc par la premiere voye tout ce qui me reſte encore de vous : Ne craignez pas que je vous écrive ; je ne mettray pas méme voſtre nom au-deſſus du pacquet ; j'ay chargé de tout ce détail Doña Brites, que j'avois accoutumée à des confidences bien eſloignées de celle-cy ; ſes ſoins me ſeront moins ſuſpects que les miens, elle prendra toutes les precautions neceſſai-

ſaires, afin de pouvoir m'aſſeurer qu
vous avez receu le portrait & les bra
celets que vous m'avez donnés : J
veux cependant que vous ſçachie
que je me ſens, depuis quelque jours
en eſtat de brûler, & déchirer le
gages de voſtre Amour, qui m'e
ſtoient ſi chers, mais je vous ay fai
voir tant de foibleſſe, que vous n'au
riés jamais crû que j'euſſe peu deveni
capable d'une telle extremité, je veu
donc joüir de tout la peine que j'a
euë à n'en ſeparer, & vous donne
au moins quelque dépit : Je vous ad
voüe à ma honte & à la voſtre, que j
me ſuis trouvée plus attachée que j
ne veux vous dire, à ces bagatelles
& que j'ay ſenty que j'avois un nou
veau beſoin de toutes mes reflexions
pour me défaire de chacune en parti
culier, lors méme que je me flatto
de n'eſtre plus attachée à vous : Mai
on vient à bout de tout ce qu'on veut
avec tant de raiſons : Je les ay miſe
entre les mains de Doña Brites ; qu
cett

cette resolution m'a cousté de larmes! prés mille mouvements & mille incertitudes que vous ne connoissez pas, dont je ne vous rendray pas compte seurement. Je l'ay conjurée de ne ien parler jamais, de ne me les renvoye jamais, quand mesme je les demanderois pour les révoir encore une is, & de vous les renvoyer, enfin ns m'en advertir.

Je n'ay bien connû l'excez de mon mour, que depuis que j'ay voulu faire tous mes efforts pour m'en guerir, je crains que je n'eusse osé l'entreprendre, si j'eusse pû prévoir tant de fficultés & tant de violence. Je is persuadée que j'eusse senti des ouvemens moins desagreables en ous aymant tout ingrat que vous les, qu'en vous quittant pour tousjurs. J'ay éprouve que vous m'etez moins chere que ma passion, & j'y eu d'estranges peines à la combatte, aprés que vos procedé injurieux l'ont rendu vostre personne odieuse.

L'or-

L'orgueil ordinaire de mon sexe ne m'a point aydé à prendre des resolutions contre vous : Helas ! j'ay souffert vos mépris, j'eusse supporté vostre haïne & toute la jalousie que m'eust donné l'attachement que vous eussiez peu avoir pour un autre, j'aurois eu, au moins quelque passion à combattre, mais vostre indifference m'est insupportable ; vos impertinentes protestations d'amitié, & les civilitez ridicules de vostre derniere lettre, m'ont fait voir que vous aviez receu toutes celles que je vous ay écrites, qu'elles n'ont causé dans vostre cœur aucun mouvement, & que cependant vous les avez luës : Ingrat, je suis encore assez folle pour estre au desespoir de ne pouvoir me flatter qu'elles ne soient pas venuës jusques à vous, & qu'on ne vous les aye pas renduës : Je deteste vostre bonne foy, vous avois-je prié de me mander sincerement la verité, que me laissiez vous ma passion ; vous n'aviez qu'à

me point écrire : je ne cherchois
à eſtre éclaircie; ne ſuis-je pas bien
heureuſe d'en avoir pû vous obli-
à prendre quelque ſoin de me
mper? & de n'eſtre plus en eſtat,
vous excuſer. Sçachez que je m'a-
çois que vous eſtes indigne de tous
s ſentimens, & que je connois tou-
vos méchantes qualitez : Cepen-
t (ſi tout ce que j'ay fait pour vous
t meriter que vous ayez quelques
its égards pour les graces que je
is demande) je vous conjure de
m'écrire plus, & de m'ayder à
s oublier entierement, ſi vous me
oigniez foiblement, méme, que
s avez eu quelque peine en liſant
e lettre, je vous croirois peut-
; & peut-eſtre auſſi voſtre adveu
oſtre conſentement me donne-
nt du dépit & de la colere, & tout
pourroit m'enflammer : Ne vous
ez donc point de ma conduite,
renverſeriez, ſans doute, tous
projets, de quelque maniere que

vous

vous vouluſſiez y entrer ; je ne
point ſçavoir le ſuccés de cette le
ne troublés pas l'eſtat que je me
pare, il me ſemble que vous po
eſtre content des maux que vou
cauſés (quelque deſſein que vous
ſiez fait de me rendre mal-heure
Ne m'oſtez point de mon incer
de ; j'eſpere que j'en feray, av
temps, quelque choſe de tranqu
Je vous promets de ne vous p
hayr, je me défie trop des ſentin
violents, pour oſer l'entrepren
Je ſuis perſuadée que je trou
peut-eſtre, en ce pays un Amant
fidele & mieux fait ; mais helas !
pourra me donner de l'amour ? la
ſion d'un autre m'occupera-t'
La mienne a-t'il pû quelque c
ſur vous ? N'éprouve je pas q
cœur attendry n'oublie jamais ce
l'a fait appercevoir des tranſp
qu'il ne connoiſſoit pas, & do
eſtoit capable ; que tous ſes mo
mens ſont attachés à l'Idole qu'il

faite ; que ſes premieres idées & que ſes premieres bleſſures ne peuvent eſtre ny gueries ny effacées ; que toutes les paſſions qui s'offrent à ſon ſecours, & qui font des efforts pour le remplir & pour le contenter, luy promettent vainement une ſenſibilité qu'il ne retrouve plus, que tous les plaiſirs qu'il cherche ſans aucune envie de les rencontrer, ne ſervent qu'à luy faire bien connoiſtre, que rien ne luy eſt ſi cher, que le ſouvenir de ſes douleurs. Pourquoy m'avez vous fait connoiſtre l'imperfection & le deſagréement d'un attachement qui ne doit pas durer eternellement, & les mal-heurs qui ſuivent un amour violent, lors qu'il n'eſt pas reciproque, & pourquoy une inclination aveugle & une cruelle deſtinée s'attachent-elles d'ordinaire, à nous déterminer pour ceux qui ſeroient ſenſibles pour quelque autre.

Quand meſme je pourrois eſperer quelque amuſement dans un nouvel

engagement, & que je trouverois quelqu'un de bonne foy, j'ay tant de pitié de moy-méme, que je feroie beaucoup de ſcrupule de mettre le dernier homme du monde en l'eſtat où vous m'avez reduite, & quoy que je ne ſois pas obligée à vous ménager, je ne pourrois me reſoudre à exercer ſur vous, une vengeance ſi cruelle quand méme elle dependeroit de moy, par un changement que je ne prevois pas.

Je cherche dans ce moment à vous excuſer, & je comprend bien qu'une Religieuſe n'eſt guere aymable d'ordinaire : Cependant il ſemble que ſi on eſtoit capable de raiſons, dans le choix qu'on fait, on devroit pluſtoſt s'attacher à elles qu'aux autres femmes, rien ne les empeſche de penſer inceſſamment à leur paſſion, elles ne ſont point détournées par mille choſes qui diſſipent & qui occupent dans le monde, il me ſemble qu'il n'eſt pas fort agreable de voir celles qu'on ay-

me, touſiours diſtraites par mille bagatelles, & il faut avoir bien peu de delicateſſe, pour ſouffrir (ſans en eſtre au deſeſpoir) qu'elles ne parlent que d'aſſemblées, d'adjuſtements, & de promenades; on eſt ſans ceſſe expoſé à de nouvelles jalouſies; elles ſont obligées à des égards, à des complaiſances, à des converſations: qui peut s'aſſeurer qu'elles n'ont aucun plaiſir dans toutes ces occaſions, & qu'elles ſouffrent touſiours leurs marys avec un extréme dégouſt, & ſans aucun conſentement; Ah qu'elles doivent ſe défier d'un Amant qui ne leur fait pas rendre un compte bien exact là-deſſus, qui croit aiſément & ſans inquietude ce qu'elles luy diſent, & qui les voit avec beaucoup de confiance & de tranquilité ſujets à tous ces devoirs: Mais je ne pretens pas vous prouver par de bonnes raiſons, que vous deviez m'aymer; ce ſont de tres-méchans moyens, & j'en ay employé de beaucoup meilleurs qui ne m'ont pas reüſ-

si ; je connois trop bien mon destin
pour tâcher à le surmonter ; je seray
mal-heureuse toute ma vie ; ne l'estois-
je pas en vous voyant tous les jours, je
mourois de frayeur que vous ne me
fussiez pas fidel, je voulois vous voir
à tous moments, & cela n'estoit pas
possible, j'estois troublée par le peri
que vous couriez en entrant dans c
Convent ; je ne vivois pas lors qu
vous estiez à l'armée, j'estois au des
espoir de n'estre pas plus belle & plu
digne de vous, je murmurois cont
la mediocrité de ma condition,
croyois souvent que l'attacheme
que vous paroissiés avoir pour mo
vous pourroit faire quelque tort,
me sembloit que je ne vous aym
pas assez, j'apprehendois pour vo
la colere de mes parens, & j'est
enfin dans un estat aussi pitoyal
qu'est celuy où je suis presentemen
si vous m'eussiez donné quelques
moignages de vostre passion dep
que vous n'estes plus en Portugal ; j'

rois fait tous mes efforts pour en sor-
tir, je me fusse déguisée pour vous
aller trouver; helas! qu'est-ce que je
fusse devenuë, si vous ne vous fussiez
plus souciée de moy, aprés que j'eus-
se esté en France; quel desordre? quel
égarement? quel comble de honte
pour ma famille, qui m'est fort chere
depuis que je ne vous ayme plus.
Vous voyez bien que je connois de
ens froid qu'il estoit possible que je
usse encore plus à plaindre que je ne
uis, & je vous parle, au moins, rai-
onnablement une fois en ma vie; que
a moderation vous plaira, & que
ous serez content de moy; je ne veux
oint le sçavoir, je vous ay déja prié
e ne m'écrire plus, & je vous en con-
re encore.

N'avez vous jamais fait quelque
flexion sur la maniere dont vous
'avez traitée; ne pensez vous jamais
ie vous m'avez plus d'obligation
'à personne du monde; je vous ay
mé comme une insensée; que de

mépris j'ay eu pour toutes choſes! voſtre procedé n'eſt point d'un honneſte homme, il faut que vous ayez eu pour moy de l'averſion naturelle, puis que vous ne m'avez pas aymée éperduëment; je me ſuis laiſſée enchanter par des qualitez tres-mediocres, qu'avez vous fait qui deuſt me plaire? quel ſacrifice m'avez vous fait? n'avez vous pas cherché mille autres plaiſirs? avez vous renoncé au jeu, & à la chaſſe? n'eſtes vous pas party le premier pour aller à l'Armée? n'en eſtes vous pas revenu aprés tous les autres, vous vous y eſtes expoſé follement, quoy que je vous euſſe prié de vous ménager pour l'amour de moy, vous n'avez point cherché les moyens de vous eſtablir en Portugal, où vous eſtiez eſtimé; une lettre de voſtre frere vous en a fait partir, ſans heſiter un moment, & n'ay je pas ſçeu que durant le voyage vous avez eſté de la plus belle humeur du monde. Il faut advoüer que je ſuis obligée à vous haïr mor

tellement ; ha ! je me ſuis attirée
mes mal-heurs : je vous ay d'a-
l accouſtumé à une grande paſ-
, avec trop de bonne foy, & il
de l'artifice pour ſe faire aymer,
ut chercher avec quelque adreſſe
moyens d'enflâmer, & l'amour
t ſeul ne donne point de l'amour,
is vouliez que je vous aymaſſe, &
nme vous aviez formé ce deſſein,
n'y a rien que vous n'euſſiez fait
ur y parvenir, vous vous fuſſiez
ſme reſolu à m'aymer, s'il eut eſté
ceſſaire ; mais vous avez connu que
us pouviez reüſſir dans voſtre en-
priſe ſans paſſion, & que vous n'en
iez aucun beſoin ; quelle perfidie ?
oyés vous avoir pû impunement me
ompper, ſi quelque hazard vous ra-
enoit en ce pays, je vous declare
ue je vous livreray à la vengeance
: mes parens. J'ay vécu long-temps
ans un abandonnement, & dans une
lolatrie qui me donne de l'horreur,
: mon remords me perſecute avec

une

une rigueur insupportable, je se
vement la honte des crimes que
m'avez fait commettre, & je
plus, helas! la passion qui m'en
choit d'en connoistre l'enorm
quand est-ce que mon cœur ne
plus dechiré? quand est ce que j
ray delivré de cêt embarras cr
cependant je croy que je ne vous s
haitte point de mal, & que je me
souderois à consentir que vous fus
heureux; mais comment pourrez vo
l'estre si vous avez le cœur bien fait
veux vous écrire une autre lettre, po
vous faire voir que je seray peut-est
plus tranquille dans quelque temp
que j'auray de plaisir de pouvoir vo
reprocher vos procedés injustes apr
que je n'en seray plus vivement tou
chée, & lors que je vous feray conno
stre que je vous mépriſe, que je parl
avec beaucoup d'indifference de vo
stre trahison; que j'ay oublié tous me
plaisirs, & toutes mes douleurs, &
que je ne me souviens de vous que lor

qu

e veux m'en ſouvenir. Je demeu-
accord que vous avez de grands
ntages ſur moy, & que vous m'a-
donné une paſſion qui m'a fait
re la raiſon; mais vous devez en ti-
peu de vanité; j'eſtois jeune, j'e-
credule, on m'avoit enfermée
s ce Convent depuis mon enfance,
n'avois veu que des gens deſagrea-
, je n'avois jamais entendu les
anges que vous me donniez inceſ-
ment, il me ſembloit que je vous
ois les charmes, & la beauté que
s me trouviez, & dont vous me
iez appercevoir, j'entendois dire
bien de vous, tout le monde me
rloit en voſtre faveur, vous faiſiez
ut ce qu'il falloit pour me donner
l'amour; mais je ſuis, enfin, re-
nuë de cét enchantement, vous
'avez donné de grands ſecours, &
dvoüe que j'en avois un extréme
ſoin : En vous renvoyant vos let-
s, je garderay ſoigneuſement les
eux dernieres que vous m'avez écri-

tes

tes, & je les reliray encore pl
vent que je n'ay leu les premier
de ne retomber plus dans mes
ſes. Ah ! qu'elles me coûtent cl
que j'aurois eſté heureuſe, ſi vo
ſiez voulu ſouffrir que je vou
touſiours aimé. Je connois bi
je ſuis encore un peu trop occu
mes reproches & de voſtre infid
mais ſouvenez-vous que je m
promiſe un eſtat plus paiſible, &
j'y parviendray, ou que je prer
contre moy quelque reſolution e
me, que vous apprendrez ſans b
coup de déplaiſir ; mais je ne veux
rien de vous, je ſuis folle de redi
meſmes choſes ſi ſouvent, il faut v
quitter & ne penſer plus à vous
croy meſme que je ne vous écr
plus, ſuis-je obligée de vous re
un compte exact de tous mes di
mouvements ?

FIN.

Il n'est rien ici bas qui ne soit perissable.
Les plus fermes edifices sont abattus par le sable
les trônes et les rois sont rongés par les vers
et ce qui paint font la pasture et est mangé

le temple de la mort.

Vn tendre engagement va plus loing
quon ne pense
On ne scay pas lorsquil Comence
Ou lon se doit trouver un iour
Mon Coeur seroit encor dans sa premiere
inocence
Sil nauoit iamais ut damour

Bibliothèque nationale de France
BESSON

çois. A Cologne (à la Sphère), chez Pierre Marteau, s. d. (vers 1670), 58 pp. ch., papier très jauni, un feuillet un peu détérioré. — **Nouvelles lettres portugaises** (le titre manque), pages 3 à 47 chiffrées, très jauni. — **Réponse** aux Lettres portugaises (cinq lettres). Traduites en françois. A Amsterdam, chez Isaac van Dyck (à la Sphère), 1671, 107 pp. ch. — Ensemble 1 vol. in-16, vélin bl., tr. lisse, un peu défr., rel. du temps. (D-4)